2me ANNÉE—Nos 18 et 19 — Le numéro double, 15 cts — Samedi, 19 Décembre 1903

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
Un an - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - - - 1.00	Tel. Bell, Main 999	Six mois - - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.

NOËL ET LE



JOUR DE L'AN

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau, Prop.

Semaine du 21 Décembre

LA BELLE LIMONADIERE

Drame en 6 actes et 8 tableaux. Début de Mlle Maud Evrard. Rentrée de M. H. Palmieri, et toute la troupe.

Prix { **Matinée, 10, 15, 20, 25 et 30c.**
Soirée, 10, 25, 35, 40 et 50c.

N. B.—Les enfants âgés de moins de 5 ans ne sont pas admis aux représentations.

J. G. YON

Editeur et Importateur de Musique et d'Instruments

1732 STE-CATHERINE

Tel. Bell, Est 1710

SOYEZ FINS

Ne gaspillez pas les pièces blanches qui restent dans votre gousset à la fin de la semaine. Appliquez-les à l'achat d'un contrat à la COMPAGNIE DE CRÉDIT DU CAÑADA, et vous vous en trouverez bien. Pour renseignements, adressez-vous par carte postale à la Compagnie, 107 rue St-Jacques, chambre 69 et 69a.

ON DEMANDE DES AGENTS.

ETABLIE EN 1830

BENNING & BARSALOU

La plus ancienne Maison d'Encanteurs du Canada,

Encanteurs de Commerce et Marchands à Commission

Nos 86 et 88 Rue St-Pierre

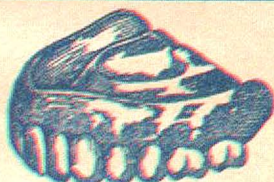
MONTREAL, CANADA.

Références : { **La Banque d'Hochelaga**
La Banque de Montréal

Encans opérés par toutes les branches de commerce.—Correspondances et consignations sollicitées.—Avances de fonds au besoin—Retours prompts.

Ventes de meubles traitées avec soin et promptitude. Nous pouvons opérer ces ventes avec tous les avantages possibles.

Téléphone 1744. **Boite Poste 215**



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage, Electricité.

Institut Dentaire Franco-Americain

162 Rue St Denis, Montreal

Bell, Est 1744.

Etablie en 1867 Telephone Main **1962**

L. C. de TONNANCOUR

TAILLEUR DE PREMIERE CLASSE

POUR DAMES ET MESSIEURS

8 COTE SAINT-LAMBERT, MONTREAL

Fleurs Fraiches !

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE. CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

NEURASTHÉNIE, FAIBLESSE GÉNÉRALE, SURMENAGE,
RACHITISME, SCROFULOSE,
DIABÈTE, CONSOMPTION,
ETC.

Grano-Lécithine Lachance

"LA LÉCITHINE NATURELLE, EXTRAITE DU JAUNE D'OEUF, RENFERME LE PHOSPHORE SOUS CETTE FORME ORGANISÉE ÉMINEMMENT ACTIVE, QUI CARACTERISE LES MÉDICAMENTS ÉLABORÉS PAR LES ÊTRES VIVANTS"

SE TROUVE DANS TOUTES LES PHARMACIES. LE FLACON 50¢

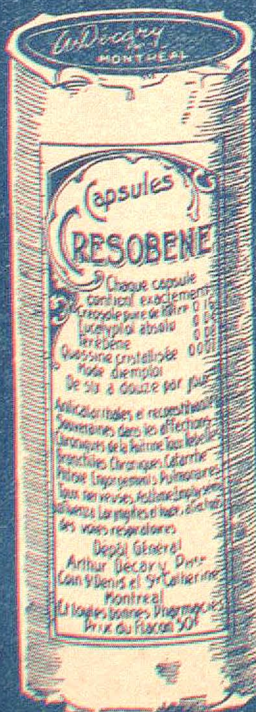
DÉPOSITAIRE PHcie LACHANCE, MONTREAL.

CONSOMPTION

TOUX
RHUMES
ASTHME
BRONCHITES
TUBERCULOSE

GUERIS PAR LES

CAPSULES CRESOBENE



En usage dans les Hopitaux les communautés Religieuses et recommandées par Messieurs les Medecins

SE VENDENT DANS TOUTES LES PHARMACIES AU PRIX DE 50 CENTINS LE FLACON, EXPEDIEES FRANCO PAR LA POSTE, AU CANADA ET LES ETATS UNIS, SUR RECEPTION DU PRIX

ARTHUR DECARY PHARMACIEN
1688 RUE ST CATHERINE
MONTREAL.

2me Année—Nos 18 et 19 Samedi, 19 Décembre 1903

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
Un an - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
Six Mois - - - - 1.00	Tel. Bell, Main 999	Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.

LE PREMIER DE L'AN

Au milieu des clameurs que jette la rafale
Triste, près du foyer, j'entends le dernier râle
De l'an qui finit,
Et l'horloge de bronze, au vieux mur suspendue,
Précipitant sans bruit son aiguille éperdue,
Sonne minuit.

Un an de plus sonne sur le cadran des âges,
Et l'aiguille fatale au milieu des orages
Marche toujours,
Emportant sans pitié dans sa folle vitesse
Tous ceux là qu'on aimait, la joie et la tristesse,
Avec nos jours.

Ce projet ébauché, cette espérance morte,
Ce regret que l'oubli rapidement emporte,
Tout ce passé
Peuplé de visions si charmantes, si belles
Est tombé comme tombe en battant des deux ailes,
L'oiseau blessé.

Et l'an nouveau qui vient pour un jour nous console
De l'an vécu si vite et qui sitôt s'envole,
En nous laissant
Un peu moins de fierté dans l'âme et plus de honte,
Plus de cheveux blanchis sur sa tempe on compte
En frémissant !

Adolphe Poisson,
Arthabaskaville.

Miracle d'amour

Doulce est la mort qui vient en bien aimant.
(Vieux poème français.)


Françoise

Au matin du premier jour de l'an 953, Sainte-Berthalde, abbesse perpétuelle et générale à l'abbaye des Bénédictines de Poitiers, se leva, comme à l'ordinaire, et, suivie de la communauté, alla prier Dieu et Sainte-Radegonde, la fondatrice, en la chapelle du monastère.

Puis, rassemblant toutes les religieuses dans la vaste salle du chapitre, aux fenêtres ogivales, Berthalde commanda qu'on jetât sur sa robe blanche et son surplis de fine toile, bien empesée, le grand habit noir des solennités, et, la croix de son ordre sur la poitrine, la crosse abbatiale dans la main droite, elle dit :

—Mes sœurs,—et sa voix douce ne tremblait pas — j'ai une nouvelle à vous communiquer. Vous savez toutes que notre père, Saint-Benoit, avertit de l'approche de la mort ses filles bien-aimées. Or, cette nuit, j'ai reçu l'avertissement céleste que le second jour de la nouvelle année ne devait plus se lever pour moi... Mes sœurs, bénissons le Seigneur et remerciez-le en mon nom.

Des sanglots gonflèrent les poitrines des assistantes, car Berthalde était chérie de toutes et la sainteté de sa vie la faisait vénérer de sa commu-

nauté. D'un commun accord, se précipitant auprès de l'abbesse, les religieuses l'entourèrent de leurs bras comme pour lui faire un rempart contre la mort.

Avec tendresse, avec bonté, Berthalde essaya de les consoler. Là-haut, leur disait-elle, elle ne cesserait de prier pour elles, et le monastère continuerait de garder intactes les traditions du passé sous son égide invisible mais protectrice.

Les pleurs ne cessaient de couler. Cependant, l'heure avançant, l'abbesse commanda d'un ton grave :

—La règle ne doit pas être oubliée par ce que je viens de vous annoncer. Que chacune de vous retourne à ses occupations ; quand mon heure dernière aura sonné, je vous rappellerai auprès de moi.

Obéissantes et soumises, les Bénédictines se dispersèrent dans les différentes parties du monastère où le devoir les appelait. Seule, une jeune novice, Ilda, la blonde enfant du prince de Souabe, qui, quelques mois auparavant, avait perdu son fiancé, tué dans un tournoi, demeura gémissante aux pieds de Berthalde.

—Oh ! ma mère, disait-elle, vous seule trouviez à me dire les paroles qui consolent... Quand vous serez partie, qui donc me restera ?

Une immense pitié envahit le cœur de Berthalde ; relevant la jeune fille jusqu'à son cœur, elle l'y retint quelques instants.

—Qui vous restera ! dit-elle enfin, Dieu, ma fille. Seul, il est resté à toutes celles qui souffrent.

Et Ilda, levant ses yeux sur ceux de Berthalde, aperçut dans leurs prunelles comme le secret d'une douleur plus grande que la sienne, demeurée jusqu'alors insoupçonnée, et, elle s'éloigna, à son tour, sans rien ajouter.

Berthalde, enlevant les insignes de son autorité, alla, une dernière fois, à ses doctes livres latins achever de traduire le chapitre commencé ; puis, déposant la plume, elle prit le pinceau et à l'enluminure inachevée, ses doigts délicats, amenuisés par ce travail quotidien, passèrent la couleur bleue au manteau de la Vierge. C'était la dernière page. Berthalde sourit en ensevelissant le missel, aux larges fermoirs d'or, dans la riche cassette qui lui était destinée. L'abbesse ne comptait que trente-six ans, le missel avait sept cent quatre-vingt-treize feuillets. Sa vie avait été bien remplie.

Le soleil terminait sa course ; le vent du soir grondait dans la plaine quand Berthalde se retira dans sa cellule pour y mourir.

Avant de convier ses filles à ses noces éternelles, l'abbesse fit venir la doyenne du chapitre claustral et lui parla en ces termes :

—Ma sœur, Dieu m'est témoin que la mort ne m'effraie pas, mais il m'est pénible en ce moment de ne pas recevoir l'absolution suprême d'un ministre du Christ.

—Hélas ! fit la doyenne, le chapelain, dom Guéranger, appelé, hier, comme vous le savez, auprès du chevalier Siffroi en danger de mort, n'est pas encore revenu. Mais vous dont la vie et les austérités n'ont été que des sujets d'édification pour nous toutes, vous, qui êtes jugée digne d'occuper une place parmi les élus, vous êtes en grâce avec Dieu et pouvez mourir sans ce dernier secours.

—Ecoutez, ma sœur, reprit Berthilde, autour des yeux de laquelle une cernure violette étendait déjà des ombres, oui, j'ai servi le Seigneur aves zèle et fidélité, mais, je crains aussi de l'avoir offensé, par un souhait, qui s'échappa une fois de mes lèvres, alors, que, prosternée aux pieds de son tabernacle, j'osai lui demander de revoir avant de mourir, ne fut-ce qu'un instant, celui que j'ai tant aimé aux jours de ma jeunesse et qu'il m'a fallu quitter pour venir m'ensevelir dans ce cloître... Depuis ce vœu trop humain, j'ai macéré mon corps et fait jeûner ma langue ; j'ai espéré que Dieu m'avait pardonné, mais au moment de paraître devant sa majesté divine, le remords m'obsède et je voudrais de nouveau confesser ma faute...

La doyenne, interdite, ne savait plus que répondre. La théologie savante de dom Guéranger, seule, aurait pu ramener la paix dans l'esprit de l'abbesse expirante.

Autour de la couche funèbre, les Bénédictines, maintenant en prières, suppliaient le Dieu tout-puissant de recevoir en son sein l'âme de sa servante Berthalde. Déjà, la mort, du bout de son aile, avait effleuré le front glacé de la sainte, quand, à la porte de l'abbaye, un pèlerin vint brusquement frapper.

La sœur tourière courut ouvrir. C'était le moine Eginhrard, qui, revenant de la Palestine où il avait séjourné de longues années, et passant par le monastère, avait été, intérieurement pressé, disait-il, de s'y arrêter.

—Ma mère, fit la doyenne s'approchant de Berthalde, vous êtes exaucée, Dieu vous envoie son délégué pour qu'il vous bénisse avant de mourir.

Berthalde lentement souleva ses paupières, et sa figure tout entière s'illumina radieusement comme d'un halo, car, dans le moine qui s'avançait, elle reconnut celui qu'elle avait jadis aimé.

Ses yeux, avant de se refermer pour toujours, s'emplirent de la vision chère, et, ses lèvres murmurèrent dans un dernier souffle :

—Dieu m'a pardonnée.. déjà, je goûte la joie du Paradis...

Ainsi mourut Sainte Berthalde, abbesse perpétuelle et générale, le premier jour de l'an 953.

FRANÇOISE.

Coutume ancienne

La fête de l'âne, qui est bien certainement une des cérémonies les plus singulières du moyen-âge, se célébrait dans plusieurs églises le jour de Noël. Chaque strophe de l'office du jour, se terminait par cette invitation à l'adresse de l'âne :

Hez sire asne, car chantez :
Belle bouche rechignez,
Vaus aurez du foin assez
Et de l'avoine à plantez.

Nous regrettons de ne pouvoir entrer dans de plus amples développements sur cette cérémonie bizarre. L'espace qui nous fait défaut, nous permet à peine de relater encore la finale de l'office.

Le diacre, à la fin de la messe, tourné vers le peuple, disait : *ite missa est, hi-han ! hi-han ! hi-han !* et le peuple répondait de même : *Deo gratias, hi-han ! hi-han ! hi-han ! amen.*

Ma Première Messe de Minuit


M. le Juge F. LANGELIER.

NOUS avions changé de curé à la St-Michel. Le nouveau pasteur, M. Birs, qui était un homme de goût, en même temps qu'un des plus saints prêtres que j'aie connus, voulait donner un éclat inaccoutumé à la messe de minuit. Il avait organisé un chœur de petits garçons pour chanter des noëls, et l'exerçait plusieurs fois par semaine. Mon frère aîné, qui était du nombre des chanteurs, parlait sans cesse devant moi des belles choses que les paroissiens de Sainte-Rosalie allaient voir et entendre à la messe de minuit. J'avais cinq à six ans. Je n'ai pas besoin de dire les yeux que j'ouvrais à l'énumération des merveilles qu'il annonçait. J'étais encore trop jeune pour aller aux offices de l'église, mais ce que disait mon frère, et surtout la description qu'il faisait d'un nouvel enfant Jésus que le curé venait d'acheter, avait tellement éveillé ma curiosité, que je me mis à tourmenter ma mère pour qu'elle m'emmenât à la messe de minuit. Après s'être fait beaucoup prier, et m'avoir fait faire toutes sortes de promesses de sagesse que, je l'avoue franchement, je n'ai pas tenues longtemps, elle céda à mes instances. Pendant les quinze jours qui précédèrent la grande fête, je lui demandai au moins dix fois par jour si c'était le lendemain.

Enfin, un matin, à la demande que je lui fis encore, elle me répondit que c'était le soir du même jour. J'en perdis le boire et le manger pour le reste de la journée. Le soir enfin arriva. On me fit coucher en attendant le départ pour l'église, mais il me fut impossible de dormir. Mon père, ma mère, ma sœur aînée, qui avait fait sa première communion, se proposaient de communier à cette messe à laquelle j'avais tant de hâte d'assister. Cela fut heureux pour moi, car le curé n'ayant pas de vicaire, il avait beaucoup de confessions à entendre, et ceux qui voulaient communier étaient obligés de se rendre à bonne heure. Dès neuf heures et demie nous partions de la maison, et, au bout de quelques minutes, la voiture nous déposait à la porte de l'église. Celle-ci n'était pas le beau temple que possède aujourd'hui ma paroisse natale ; l'église d'alors était une pauvre chapelle en bois absolument dépourvue de tout ornement. Le nouveau curé avait fait faire par le ferblantier de la paroisse une dizaine de lustres, et lorsque nous descendîmes de voiture, l'église paraissait tout en feu de la lumière d'une couple de cents chandelles de suif qu'on avait mises dans ces lustres. Non seulement on ne songeait pas alors à la lumière électrique, mais même les lampes à pétrole étaient inconnues, et les bougies en stéarine constituaient un luxe au-dessus des moyens d'une paroisse de campagne. J'ai vu depuis le Louvre, les Tuileries et Versailles, j'ai assisté aux plus belles illuminations qui se soient jamais vues à Paris, eh bien, elles m'ont moins impressionné que celles de la pauvre chapelle de ma pauvre paroisse. Je fus comme ébloui en y entrant.

Il faisait ce soir-là un froid très-vif, et comme l'église, qui était très mal fermée, n'était chauffée que par un poêle à *deux ponts* juché sur un piédestal haut d'une dizaine de pieds, il n'y faisait guère plus chaud que dehors. Ma mère, craignant que je ne prisse du mal si j'y restais trop longtemps, songea à m'envoyer dans un local plus chaud. Une grande bâtisse en pierre avait dans un bout le presbytère, et dans l'autre, une salle publique bien chauffée. Mon frère aîné m'y conduisit. Je n'y avais pas été bien longtemps que je tombais de sommeil. Mon frère alla à la voiture chercher une peau de buffle et, l'ayant étendue sur une corde de bois, m'y coucha. Je ne tardai pas à dormir d'un profond sommeil. Il avait été chargé de veiller sur moi, mais me voyant si bien endormi, et emporté par la curiosité de voir le nouvel enfant Jésus qu'on avait tenu caché jusque là, il me laissa seul et s'en alla à l'église. Je dormis si bien que ni le bruit des gens qui entraient, ou sortaient et causaient bruyamment, ni le son de la cloche lorsqu'elle sonna la messe, ne purent me réveiller.

Je m'étais endormi ayant dans l'esprit les belles choses que j'avais vues, et celles plus belles encore que je devais contempler, lorsqu'on découvrirait l'enfant Jésus. J'eus un rêve, le plus merveilleux que j'aie fait de ma vie. Je voyais un enfant Jésus plus beau que tous les enfants que j'avais admirés jusque là. Il était dans une étable, au fond d'une crèche à laquelle mangeaient un bœuf et un âne. L'étable était sans plafond, et j'apercevais au-dessus, bien haut dans le ciel, des centaines de doux anges vêtus de blanc et portant des ceintures d'or garnies de pierres précieuses. Ces anges se penchaient vers la crèche pour adorer l'enfant Jésus. De temps en temps, l'un d'eux descendait du ciel, et venait offrir à la mère des jouets d'une richesse et d'une beauté inouies. En même temps que mes yeux se repaissaient de ce spectacle, j'entendais un chœur d'anges qui chantaient avec des voix magnifiques, accompagnés par un orchestre d'instruments que je n'avais jamais vus.

J'ai eu, depuis cette époque si éloignée, l'occasion d'admirer de superbes spectacles, j'ai entendu quelques-uns plus grands artistes des temps modernes, Albani, Patti, Mario, Miolan-Carvallo, mais je n'ai rien vu et rien entendu qui puisse être comparé au concert et au spectacle auxquels j'assistai cette-nuit-là.

Je passai ainsi toute la messe de minuit. Ce n'est qu'au moment de monter en voiture pour retourner à la

maison que l'on s'aperçut que je manquais. Mon père vint me réveiller, et m'emporta dans ses bras, en me disant que la messe était finie. Et voyez comme il est difficile de contenter les enfants, pour ne pas parler des grandes personnes : j'étais furieux qu'on ne m'eût pas réveillé plus tôt ; et pourtant, si j'eusse assisté à la messe de minuit, à part le chœur de petits garçons que le curé avait exercé, je n'aurais entendu en fait de musique, que le chant des chantres de la paroisse. Or, bien que j'en aie entendu de toutes les sortes dans les nombreuses paroisses rurales où je suis allé au cours de mes campagnes électorales, je n'en ai jamais entendu d'aussi mauvais que ceux de ma paroisse natale.

FRANÇOIS LANGELIER.

Vers la Simplicité par le Contraire



MME DANDURAND

AUX jours lointains de Mathusalem, les peuples menaient une vie simple — et fort longue en raison directe de sa simplicité.

Les interventions indiscrètes, les erreurs des hommes en ont subséquemment réduit la moyenne à soixante misérables années et quelques instants. Par le fait de ces interventions, de ces erreurs, les soucis—volontaires, superflus et pusillanimes—ont été ajoutés au châtiment de Dieu, pour traquer ce qui nous était laissé de joies et de paix, comme contrepoids nécessaire à des misères, ou réelles ou contingentes —jusqu'à ce que l'existence humaine en soit arrivée à revêtir son caractère actuel d'agitation et de rapidité vertigineuse.

Nos besoins, relativement à la nourriture, au vêtement, à l'abri contre les intempéries, aux aises et divertissements se sont, depuis les origines de l'espèce, graduellement accrus. Ils en sont enfin au point de demander au cerveau de l'homme et à ses forces physiques leur suprême effort ; d'infliger au système nerveux de la femme une excessive et perpétuelle tension.

Il s'en suit que le plus grand nombre, chez les uns et chez les autres, se voit contraint d'appliquer ses plus hautes qualités, de donner tous ses instants à de médiocres objets : soins accessoires qu'on a promu au rang de fonctions capitales.

Saint Mathieu pourrait dire de la majorité des gens d'aujourd'hui ce qui de son temps, s'adressait à une caste restreinte : Pour eux "la nourriture est plus que la vie, et le vêtement plus que le corps."

La civilisation, en dépit de ses indéniables bienfaits, est en train de faire de nous tous des manières de forçats, avec travaux forcés — à perpétuité. Petit à petit les longues, douces et sereines heures dont se composaient les jours des anciens ont dégénéré en notre mode d'existence fiévreux, turbulent, à haute pression.

Et c'est ainsi que les choses vont continuer d'aller encore quelques années,—la mode, l'étiquette, le luxe s'emballant de plus en plus en leur extravagance à mesure que le service domestique se fait de plus en plus difficile.

Un beau matin, en fin de compte, les chefs de famille s'aviseront que le gain du pain quotidien n'est pas une si grosse affaire, après tout ; et les maîtresses de maison se décideront à faire faillite devant la surcharge ajoutée à leurs devoirs naturels par cette complication de mille détails fastidieux tels que de surveiller le délicat nettoyage de napperons en précieuse dentelle ; de présider au secouage et au raccrochage périodique de portières ou tentures plus insalubres encore que nuisibles ; de recouper les vêtements de la saison précédente à seule fin de suivre les gambades capricieuses de la mode ; de recommencer sans cesse la corvée de dégrossir des filles des champs pour les façonner aux subtilités du service imposées par le cérémonial mondain, etc, etc.

Ce beau matin-là, un souffle d'indépendance s'élevant avec l'aurore, les gens, épuisés par une longue période d'esclavage volontaire, secoueront le joug des conventions. S'accordant de part et d'autre, sur l'urgence d'une détente, on décidera de se contenter des ennuis inhérents à la condition humaine sans en inventer d'autres. La réconciliation de la Simplicité avec la Distinction sera décrétée. On étendra, par exemple, une généreuse absolution aux femmes du monde qui auront voulu, de leurs propres mains, ouvrir la porte ou offrir un verre d'eau à leurs amis. Des innovations seront introduites dans l'économie domestique. Les nouveaux venus en ce monde apprendront de parents assagis à satisfaire les besoins de manger, de se désaltérer, de dormir, de s'habiller, de s'amuser de la façon patriarcale des premiers hommes.

Alors, seulement, les loisirs reviendront pour calmer la fièvre du genre humain ; les tracas s'enfuiront devant le cortège de la Paix. Alors, comme autrefois, le Temps demandera des délais énormes pour son œuvre de tracer sur la figure des gens les rides de la sagesse. Sur les fronts augustes et sereins, la neige des ans tardera—ainsi qu'aux jours lointains de Mathusalem—à mettre la couronne d'argent qui marque les élus pour l'Eternité.

Ainsi soit-il.

MADAME DANDURAND

FIN D'ANNEE

"Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté."

PEUT-ON sans émotion l'entendre répéter chaque année, cette parole que des anges chantèrent au-dessus du berceau de l'homme-Dieu, paix ! paix ! C'est-à-dire, vie et harmonie. Car la paix, ce n'est pas l'inertie, ce n'est pas la fin des passions, l'enrayement de ce qui fait l'activité de l'être ; la paix, c'est le bonheur commun produit par le développement parfait de toutes les forces vives du corps social. L'économie de cette création est telle, que la suppression ou le ralentissement d'une seule des énergies destinées à le produire entraîne une perturbation générale ; tout comme l'arrêt d'un astre dans l'espace dérangerait la marche entière des cieux. Oh, cette solidarité qui nous unit tous, en sommes-nous assez imprégnés ; et, chacun de nous, atômes que nous sommes, savons-nous assez toute la responsabilité que nous portons dans l'harmonie, la paix, l'équilibre du monde universel. Je veux ici m'adresser aux femmes surtout, avons-nous la conscience bien nette du rôle social que nous devons jouer ; comprenons-nous assez que nous avons été associées dans un plan divin à toutes les destinées humaines, que nous devons coopérer à toutes les œuvres, sans quoi, elles resteront infécondes et stériles. De même que dans l'ordre physique, la femme est une mère, dans l'ordre moral sa vocation ne change pas, mais elle grandit : ce qu'elle ne porte pas n'arrivera jamais à maturité.

La femme canadienne est-elle à la hauteur de ses destinées ; son éducation la prépare-t-elle à collaborer à la prospérité générale ; sait-elle sortir de l'égoïsme individuel et familial pour s'occuper d'autrui ; a-t-elle ce qu'on appelle de l'esprit public ? Bien que les livres bleus qui donnent chaque année un résumé des affaires du pays, ne contiennent aucune statistique qui puisse faire soupçonner la place que la femme occupe dans le développement de la nation, nous ne saurions douter cependant de l'influence salutaire qu'elle exerce. Les livres bleus, en effet, fournissent surtout des renseignements sur la richesse matérielle du pays, à laquelle, je l'avoue, la femme n'apporte qu'un faible appoint, suffisamment compensé d'ailleurs par les enfants dont elle le dote. Mais l'homme ne vit pas que de pain ; une nation est-elle donc un corps sans âme, et la patrie mériterait-elle d'être tant aimée, si elle n'était animée que d'une vie matérielle et grossière. L'âme nationale, cette force initiale de toute grandeur, la femme contribue puissamment à sa formation par le rayonnement qui se dégage de ses idées, comme par l'activité qu'elle déploie dans les œuvres d'éducation et de charité, ou si vous le voulez, dans les œuvres humanitaires. Je voudrais, avec les lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE, réfléchir un peu à ce que j'ai là sous les yeux, dans notre métropole, une fin d'année est l'heure propice aux recueillements, faisons un examen de conscience.

Nous nous nuirions singulièrement les femmes quand nous parlons de nos œuvres, si nous en excluions celles des religieuses, et si nous voulions échapper aux mérites que leurs institutions font rejaillir sur tout notre sexe ; songeons que c'est à elles que nous devons la part si grande que les femmes prennent dans l'éducation de notre pays ; telle communauté, les Sœurs des SS. NN. de Jésus et Marie fournissent, par exemple, à elles seules 1.033 religieuses réparties dans 61 maisons. De ce nombre Montreal possède 6 maisons indépendantes ; je fais exclusion à dessein des 6 écoles où elles enseignent sous la conduite de la commission scolaire, ne voulant mentionner ici que des œuvres de femmes, proprement dites, c'est-à-dire dues à l'initiative féminine.

Je vous assure que beaucoup des revendications de nos concitoyennes de langue anglaise consistent tout simplement à obtenir dans la direction des écoles de filles, une part d'influence que nos religieuses exercent depuis longtemps dans les nôtres ; ainsi cette année l'innovation au High School a été de remplacer le principal, qui exerçait sa charge avec beaucoup de dignité d'ailleurs, par deux directeurs dont l'un est un homme pour les garçons, l'autre une femme pour la gente féminine. Les protestantes, ne possédant pas en effet ces corps puissamment organisés qui, chez nous, se dévouent à l'éducation, elles ne trouvent un enseignement efficace qu'en se groupant sous l'administration publique ; de là leurs efforts pour s'immiscer dans l'éducation des filles en sollicitant des positions officielles : elles ont obtenu, il y a quelques années, de faire partie des commissions scolaires dans le Nouveau-Brunswick et la Colombie Anglaise. Les religieuses, elles, jouissent de toute liberté dans la rédaction de leurs programmes d'étude et la direction de leurs maisons. Hâtons-nous d'ajouter qu'elles y déploient une intelligence, un sens bien rare des besoins de notre époque ; leur esprit semble devancer celui des femmes du monde par leurs vues progressistes. Leur vie un peu cosmopolite qui les fait voyager d'un pays à un autre, et leur fait parcourir l'Amérique en tous sens, les initiant aux réformes les plus modernes, aux procédés les plus nouveaux, aide sans doute à élargir le cadre de leurs idées. Ainsi, cette année, nos grandes maisons de Montréal ont inscrit sur leurs programmes deux études nouvelles, devançant par là toute initiative gouvernementale qui n'accepta ces matières que plus tard dans l'enseignement laïque ; je veux parler de l'enseignement théorique de la coupe et couture, puis du Droit.

Les cours de nos pensionnats comportent un enseignement assez com

plet pour dire qu'il touche, qu'il confine à l'enseignement supérieur, et telle de nos maisons, Hochelaga, est affiliée en Orégon à l'Université de Portland, elle confère des degrés.

Mais ce que j'estime par dessus tout, c'est la souplesse qui existe chez nos religieuses pour s'adapter aux besoins présents. Si vous causez avec elles, vous constaterez bientôt qu'elles comprennent parfaitement l'époque de transition par laquelle passe l'éducation des filles. Elles vous diront que leurs programmes ne sont pas définitivement arrêtés, qu'elles y travaillent constamment. En éducatrices habiles, elles ne tracent pas un cadre inflexible dans lequel elles chercheront à ajuster tant bien que mal la taille d'un enfant qui croisse ; mais, aidant au contraire cet enfant à prendre son essor, elles respectent sa personnalité, développent chez elle l'énergie, et moulent leurs enseignements sur la nature d'abord pour étreindre celle-ci plus fermement ensuite et l'élever. Ce respect de l'individualité est pour moi des plus manifestes dans la création de ces clubs d'étude que les Sœurs de la Congrégation cherchent à étendre dans leurs maisons. Cela consiste à convier les élèves à se grouper volontairement en association pour l'étude de questions littéraires ou sociales ; les élèves seules en font partie, les maîtresses en sont exclues. L'association s'abonne à une revue au choix de ses membres. On en fait la lecture en commun, on en commente les articles, on les discute en toute liberté, je crois même qu'on incite les mieux douées à approfondir leurs pensées en les élaborant dans des conférences. La maîtresse, spectatrice inactive de ce qui se passe, feint quelquefois de s'éloigner pour laisser libre cours à plus de hardiesse ; elle est toujours assez rapprochée cependant de son petit troupeau pour prévenir un accident ; mais, elle sait que l'enfant un jour marchera seul, que ses premiers pas seront peut-être accompagnés de chutes, voilà pourquoi en mère prudente, elle l'exerce à la vie pendant qu'il est encore sous ses yeux ; s'il tombe, elle le rassure, lui apprend à prévenir de semblables défaillances et lui dit quand même : va, marche seul encore ! car le conduire aveuglément par la main jusqu'au moment où elle l'abandonnera irrémédiablement à son sort, ce serait folie.

Convenir que le mouvement est la condition du progrès ; développer ce qui par dessus tout fait l'individu, c'est-à-dire : l'énergie, la personnalité, voilà, il me semble, deux éléments précieux qui sont en la possession de nos maisons religieuses pour façonner les femmes de demain, et nous avons lieu d'espérer que cette éducation sera féconde en résultats pratiques. Soyons soucieuses de donner à nos filles par les mains de ces saintes femmes une orientation féminine, des vues, des aspirations qui conviennent à notre nature et à nos besoins, car l'absence d'idéal féminin est toujours déplorable dans l'éducation d'une femme, toutes les mères de famille comprennent cela. Pour conserver cette influence salutaire et l'exercice de nos privilèges, souvenons-nous, mesdames, qu'il nous faut la liberté de l'enseignement, car nous savons fort bien que si elle disparaissait, on lui substituerait une administration où les femmes n'ont pas droit de cité.

Si nous passons maintenant aux œuvres de charité, nous voyons que les femmes jouent encore là un rôle prépondérant Ce fut une Jeanne Mance qui, avec une Marguerite Bourgeois, livrèrent aux femmes par droit de conquête, ces deux domaines dans le pays : l'éducation et la charité. Sur ce dernier terrain, il y a irruption constante des femmes du monde, venant prêter leur appui à l'œuvre des Sœurs. Toutes travaillent dans l'harmonie la plus parfaite au soulagement de maux innombrables dans les hospices d'enfants, de vieillards, d'incurables, dans les hôpitaux, la Miséricorde, l'Hôtel-Dieu, par exemple, qu'elles supportent exclusivement et où, grâce à leurs concours,les médecins trouvent un champ d'observation propice au développement de leur art. Toutes se dépensent avec tant de dévouement, que le peuple a fini par croire qu'elles seules représentent le cœur de la nation, et que puisque ces femmes donnent plus que leur part de pitié à l'humanité souffrante, lui en est allé d'autant, et que le budget des dépenses publiques n'a que faire d'ouvrir un compte à la charité.

Les œuvres qui s'adressent au relèvement de la classe ouvrière me paraissent surtout dignes d'intérêt et fructueuses en résultats. Il y a eu cette année à Montréal une fondation nouvelle bien faite pour éveiller la sympathie publique ; je veux parler de l'Assistance chrétienne qui entend grouper les femmes, les jeunes filles qui travaillent au dehors, pour qu'elles s'entr'aident dans la voie du devoir et du succès. Bien que fondée par un prêtre, c'est une œuvre de femmes, non seulement parce qu'elle s'adresse à elles, mais parce qu'elles en sont les soutiens et les membres actifs. Les adhérentes en font partie. moyennant une faible contribution ; elles recrutent parmi leurs membres des professeurs, gens du métier, qui ouvrent des classes le soir et donnent un enseignement technique ; elles ont un organe qu'elles rédigent, et trouvent, grâce à leur organisation, des pensions à prix modiques et mille conforts encore ; elles jouissent enfin de tous les avantages de l'association, ce levier si puissant à secourir les faibles ; et, ce qui est infiniment précieux, elles cherchent à satisfaire leurs légitimes ambitions, à améliorer leur condition sous la direction sûre de l'Evangile.

Des statistiques seules peuvent nous faire ouvrir les yeux sur le nombre de femmes à qui le mariage ne fournit pas un cadre d'activité très défini et très stable. Prenant les chiffres du recensement de 1901, je constate que la population des femmes dans la province de Québec est de 824,444 personnes.

Là-desssus 509,514 femmes ne sont pas mariées. Ce chiffre inclut les adultes et les enfants.

En outre 41,516 femmes sont veuves.

Et 273,387 seulement sont engagées dans les liens du mariage.

Ces chiffres ne parlent-ils pas éloquemment de l'urgence qu'il y a d'étudier, pour l'améliorer, la situation précaire faite à la majorité des femmes, à qui incombent la responsabilité de pourvoir à leurs besoins comme souvent à ceux de leurs familles. Si les femmes du monde, les riches, les choyées de la fortune ne se sont pas encore émues de pitié pour les souf-

frances de ces vaillantes qui luttent pour avoir un morceau de pain bien sec hélas souvent ! c'est que leur esprit n'a pas encore été éveillé à ces misères, c'est que leurs doigts n'ont pas encore touché cette plaie sociale. La misère des humbles, non pas de ceux qui mendient, mais de ceux qui peinent, le mépris dont on les écrase, l'injustice dont ils souffrent, mais c'est le mal caché qui empoisonne l'organisme social, le mine sourdement jusqu'à ce que dans une crise finale il le désagrège Le jour où ce mal se révèlera aux femmes, qu'elles en saisiront la portée, qu'elles verront la nécessité d'étendre leur pitié à une plus large partie de l'humanité, n'aurons-nous pas lieu d'espérer plus de paix, plus d'harmonie, et ne verrons-nous pas alors le sens vrai de cette parole qui résume la perfection individuelle, comme la perfection sociale : " Aime le prochain comme toi-même" ; car la charité, cette vertu si féminine, ce n'est pas seulement le relèvement de l'humanité déchue, la consolation à ses peines ; la charité, c'est plus que cela, c'est un ferment de vie ; elle eût existé quand même le monde n'aurait jamais souffert ; la création entière n'est qu'une œuvre de charité, un acte d'amour de Dieu. Que la femme qui semble destinée à être la dispensatrice de la vie répande dans tout l'organisme social cette chaleur fécondante de la charité, sans quoi les plus belles œuvres s'étiolent dans l'orgueil et la stérilité.

Oh ! si c'est ainsi qu'il faut entendre le rôle social des femmes, si leur influence est indispensable à l'éclosion du bonheur humain, à l'avènement de la paix ; leur intelligence sera-t-elle jamais assez élevée, leur science assez profonde, leurs aspirations assez vastes pour pénétrer partout où se manifeste l'activité humaine? Que les Canadiennes sentent donc plus que jamais la part de responsabilité qui leur incombe dans notre avenir national. Un concours ouvert par un écrivain de cœur (Magdeleine), a mis au jour dernièrement dans la *Patrie*, tout ce qu'il y a de vertu et de patriotisme chez nos femmes, chez nos mères canadiennes. Quelles sources plus pures et plus riches peut-on souhaiter pour alimenter l'âme d'une peuple?

MARIE GÉRIN-LAJOIE.

UN NOEL EN ACADIE


M. le sénateur POIRIER

—JE ne publierai pas tes bans avant Noël, avait répondu le Père Chauvreulx ; ta maison n'est pas encore tout achevée, et Françoise est bien trop jeune pour se mettre dans la misère. Et qui prendra soin de mon vieil ami Marcel, si tu lui emmènes sa petite fille ?

Le fait est que Françoise était bien d'âge à se marier, ayant eu ses dix-sept ans aux labourages. Les Acadiennes de l'en premier se mariaient communément à dix-sept ans ; plusieurs même à seize, voire à quinze.

Mais il y avait eu un noir complot ourdi entre le curé de Grand-Pré et le vieux Marcel d'Aigle, au détriment du jeune et bouillant André Melançon.

André avait rempli à peu près toutes les conditions exigées, alors, d'un Acadien cherchant à se marier : sa maisonnette s'en allait finie ; aucun, parmi les jeunes garçons du village, n'avait un meilleur attelage que lui ; et, avec les cinq arpents de pré que son père lui avait donnés en partage, en même temps qu'un joli morceau de terre haute, il avait de quoi affaiter la grange que la jeunesse des environs était venue lui aider à se bâtir, entre les foins coupés et les blés mûrs.

Mais Marcel d'Aigle n'avait que sa petite fille pour lui tenir sa maison, depuis que sa femme s'était quittée mourir ; et il ne voulait pas se retirer chez ses enfants, qui pourtant l'en priaient, par esprit d'indépendance, plutôt que par méfiance de n'être pas bien traité, chez eux.

Il avait mis le Père Chauvreulx dans ses intérêts.

—Cette cérémonie, disait-il, peut bien se retarder six mois. On n'est pas si vieux, pour se marier, à dix-sept-ans !

***

Noël arriva, en 1755, à la date accoutumée ; mais il n'y eut pas, cette année-là, et pendant plusieurs années après, de bans publiés à Grand-Pré, ni nulle part en Acadie.

Le *grand dérangement* s'était fait ; Grand-Pré avait été incendié, ainsi que tous les autres établissements français, en pleine paix, par ordre du gouverneur Lawrence ; et les Acadiens avaient été dispersés " comme des feuilles mortes qu'emporte un ouragan d'automne."

La résistance avait été impossible. Le colonel Winslow, venu avec un fort détachement pour, ostensiblement, prendre à Grand-Pré ses quartiers d'hiver, avait trouvé un moyen ingénieux de se saisir de toute la population, sans coup férir.

Il somma " tous les habtants mâles, âgés de plus de dix ans " de se rendre dans leur église pour entendre une communication très importante du gouverneur.

Quand ils furent rassemblées dans le lieu de la prière, les portes étant fermées et les issues bien gardées par ses hommes, Winslow leur annonça qu'ils étaient prisonniers de Sa Gracieuse Majesté, le Roi ; que tous leurs biens étaient confisqués, et qu'ils allaient être emmenés captifs sur les vaisseaux de guerre, ancrés dans la rade.

Ceci se passait le 5 septembre 1755.

L'embarquement commença le dix du même mois.

Par mesure de lâcheté, plus encore que de cruauté, Winslow ordonna que les hommes fussent embarqués les premiers. Il avait peur.

Deux cent soixante jeunes gens furent désignés pour le premier convoi, et l'ordre leur fut donné de marcher.

En sortant de l'église, ces pauvres enfants aperçurent leurs mères, leurs sœurs, leurs promises, agenouillées sur les marches du perron et tout le long de la route qu'ils allaient suivre.

A ce spectacle déchirant, à la pen-

sée qu'ils laissaient derrière eux, aux mains de leurs mortels ennemis, et pour toujours, peut-être, les êtres qu'ils aimaient le plus au monde, leur cœur se révolta, et, d'un commun élan, ils essayèrent de briser le cordon qui les faisait prisonniers

Les baïonnettes s'abaissèrent, et un grand nombre tombèrent baignés dans leur sang.

Alors, comprenant que tout espoir terrestre était perdu, ils tournèrent leur pensée vers le ciel, et, s'affligeant sur celles qui se désespéraient autour d'eux, bien plus que sur eux-mêmes, ils entonnèrent un cantique à la Patronne de l'Acadie, la Mère des Douleurs :

Je mets ma confiance,
Vierge en votre secours...

Et c'est en chantant que, semblables aux martyrs que Rome vit un jour descendre dans l'arène du Colisée pour y être déchirés par les tigres et les léopards ils passèrent au milieu des vieillards, des enfants et des femmes gémissant, pleurant, criant avec leur cœur de suprêmes adieux, pour se rendre au rivage, où ils furent entassés sur les navires anglais.

André avait aperçu Françoise, agenouillée auprès de son aïeul, et avait fait un mouvement pour lui dire une parole d'adieu.

Un soldat, croyant qu'il voulait fuir, lui enfonça sa baïonnette au travers de l'épaule ; et Françoise, au cri de douleur et de rage que poussa André, était tombée évanouie.

***

Tous les Acadiens ne furent pas emmenés en captivité. Un petit nombre réussit à s'échapper, en se sauvant dans les bois. Parmi ceux-ci, Marcel d'Aigle et Françoise.

Mais la forêt, sans abri, sans vivres, sans armes à feu pour s'en procurer, leur fut presque aussi cruelle que les Anglais, à la différence près qu'ils y mourraient ensemble et qu'ils pouvaient enterrer leurs morts dans la terre d'Acadie.

Le vieillard et l'enfant avaient d'abord gagné le suête, et étaient parvenus jusqu'au Port-Mouton, où ils espéraient trouver quelque vaisseau français. Mais perdant bientôt tout espoir de ce côté, et appréhendant d'être pris, ils avaient retraversé, au cœur de l'hiver, la péninsule dans toute sa largeur, et étaient venus se fixer, après des fatigues et des privations inouies, à la baie Sainte-Marie, à l'endroit où s'élève aujourd'hui le Collège Sainte-Anne.

L'existence, durant l'été suivant, leur fut assez facile. Au moyen de fascines et de piquets, assujettis ensemble avec des horiortes de vergnes, le vieillard s'était construit un nijagan, dans lequel il prenait quelques anguilles, des plaises, du poulamon, du maquereau, de la gatte et quelquefois du homard.

Françoise, de son côté, approvisionna le foyer de fruits sauvages, fraises, framboises et cerises d'abord ; puis de sucrêtes, de quatre-temps, de poires âcres et de bluets canadiens, quand la saison fut plus avancée. Pour tout ça, les coques et les moucles, coquillages très communs sur les côtes de la baie Sainte-Marie, firent leur principale nourriture.

L'automne leur fournit des pommes-de-pré en abondance : la lisière des plairies en était couverte ; ils s'approvisionnaient aussi de pommes-de-terre rouges, des grappes d'ours et des noisettes, quoique en petite quantité.

Mais, durant l'hiver, ils manquèrent périr de froid et de faim.

Quelques lièvres pris au collet, de la faîne, que Françoise abattait, en grimpant au faît des hêtres ; des coques qu'ils allaient pêcher dans le sable gelé du rivage, et quelques racines sauvages, furent tout ce qu'ils purent se procurer d'aliments.

Quand arriva le troisième hiver, aucun changement n'étant survenu, et les Sauvages leur ayant appris que la chasse aux Français se poursuivait toujours, Marcel dit à sa petite-fille :

—Il faut que je creuse ma fosse, avant les gelées. Autrement tu ne pourras pas m'enterrer, et notre cabane sera inhabitable pour toi.

La fosse fut creusée au pied d'un gros chêne, bien à l'abri, sur la pente d'un butereau.

Françoise avait laissé faire l'aïeul. Quand il eut terminé, elle lui dit de sa voix la plus caressante :

—Grand-père, creusons une autre fosse, auras la vôtre.

Et le vieillard, sans rien dire, sans verser une larme, s'était mis à creuser une seconde fosse, tout à côté de la sienne, mais plus petite.

Françoise tapissa sa tombe de mousse et de lichens. Elle y revenait souvent, apportant des fleurs tardives d'automne, et l'ornant avec amour, comme si c'eut été sa chambre d'épousée.

Lorsque l'hiver fut tout à fait venu, et que le sol durci comme de la pierre, se fut couvert de son tapis de neige, les deux proscrits se préparèrent à mourir.

Les forces manquèrent au vieillard, le premier. Il n'avait plus la vertu de se lever.

Un jour, c'était le 25 décembre, il dit à son enfant :

—Je sens que je vais mourir. Aide-moi, Françoise, à me traîner jusqu'au bord de ma fosse. Quand je serai trépassé, tu essaieras de me pousser dedans, et, après m'avoir couvert de branchages, tu rouleras une pierre que j'ai mise là, tout près, afin que les loups ne viennent pas manger mon corps.

Il essaya de se lever, mais retomba inerte et apparemment sans vie, sur son grabat.

Françoise le crut mort et se mit à prier, en sanglotant : elle n'avait plus la force de pleurer.

Au même instant la porte de la cabane s'ouvrit, et un homme tout couvert de frimas et de neige entra, sans que Françoise l'eut entendu frapper.

—Ah ! c'est toi, André, dit le vieillard, en ouvrant de grands yeux, qu'un éclair illuminait. Nous t'attendions. Agenouillez-vous là, mes enfants, à côté de moi, et mariez-vous devant le bon Dieu, puisqu'il n'y a pas ici de prêtre.

André, car c'était bien lui, avait gardé, comme une relique sainte, le jonc des fiançailles qu'il avait à Grand-Pré, quand le Père Chauvreulx, à la demande de Marcel d'Aigle, avait remis à Noël la publication de ses bans.

Il le passa au doigt de sa fiancée, et, se penchant sur le vieillard pour lui demander sa suprême bénédiction, il s'aperçut qu'il avait cessé de vivre.

—C'est la Vierge qui nous a sauvés, André, et qui vous a conduit ici, murmura Françoise à son époux.

Pour la remercier, disons-lui le cantique que vous lui chantiez, en partant de Grand-Pré, quand ils vous ont si cruellement blessé à cause de moi.

Et les deux enfants, la main dans la main, agenouillés près du corps de l'aïeul, chantèrent à demi-voix l'hymne à Marie, leur nouveau chant de Noël :

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours ;
Servez-moi de défense,
Prenez soin de mes jours.
Et, quand ma dernière heure
Viendra fixer mon sort,
Obtenez que je meure
De la plus sainte mort.

PASCAL POIRIER.

Shédiac, N.B , décembre 1903.

Un bon souhait

COMMENCEZ la nouvelle année, chères lectrices, en vous procurant un livret de banque à la succursale de la Banque Provinciale, chez Carsley, et cela vous portera bonheur. Ce début marquera une ère de prospérité qui ira toujours s'accentuant. Rien ne vaut l'habitude de déposer ses économies à la banque et de payer ensuite au moyen de chèques. Prenez cette excellente résolution avec l'année qui commence et vous vous en féliciterez davantage à mesure que les mois se succèderont aux mois. Les mères feraient bien aussi d'enseigner à leurs enfants des idées d'ordre et d'économie en plaçant, à leur nom, les petites épargnes et les petits cadeaux en monnaie qu'ils reçoivent des oncles et des tantes, des parrains et des marraines, au temps des étrennes. Les sommes déposées ainsi, toutes mininimes qu'elles peuvent sembler être tout d'abord, grossissent et s'accumulent avec les intérêts et au bout de quelques années forment un montant assez considérable pour rendre, à un moment donné, des services inappréciables. Mettez votre argent à la succursale de la Banque Provinciale, chez Carsley, sans plus tarder. Vous aurez tout lieu d'en être très satisfaites.

Les années sont des degrés qui croulent à mesure qu'on les monte.—MME SWETCHINE.

L'ART DE DONNER

LES présents du Jour de l'An ressemblent, hélas ! aux cadeaux de noces. Trop souvent ils sont peu appropriés aux goûts de ceux qui reçoivent et semblent n'avoir d'autre but que de mettre en relief la générosité ou l'égoïsme du donateur.

Je voudrais surtout entreprendre une ligue contre les cadeaux dits : *utiles*. N'avez vous pas remarqué que c'est la marotte des gens riches de faire des cadeaux de ce genre à ceux moins heureux qu'eux sous le rapport de la fortune. Et pourtant, ce sont les jolies choses qu'il leur faut à ces derniers puisqu'ils ne peuvent rien se procurer en dehors des utilités.

Mais où le cœur me fait mal, c'est quand je vois donner aux enfants, les flanelles et les bas de laine quand le moindre bâton de sucre d'orge ferait bien mieux leur affaire. Un polichinelle de deux sous créera plus de bonheur dans le cœur d'un de ces marmots que les bas de laine les plus longs et les mieux tricotés. Donnons aux enfants des cadeaux inutiles, aux grandes personnes des cadeaux, utiles si l'on veut, mais, qui au moins, leur soient agréables.

Ah ! si l'on mettait un peu de tact dans les dons ! L'art de donner est plus difficile qu'un vain peuple pense. Non seulement il faut consulter le goût, mais les aptitudes des personnes ; il faut essayer de donner selon la mesure de l'intelligence de celle qui reçoit. Telle chose qui enchantera celle-ci, malgré son mérite déplaira à celle-là autre, et ainsi de suite.

Quant aux épouses qui offrent constamment à leur mari des objets qui manquent à la toilette et à l'ameublement de la maison, il devrait y avoir des articles à la loi, pour amender pareille ligne de conduite. Si ces dames étaient servies comme une d'elles le fut, un certain jour de l'an, la désagréable habitude qu'elles ont contractée depuis temps immémorial serait vite déracinée.

Une de ces dames donc, présenta à son mari, avec ses baisers de nouvelle année, un tabouret de piano. Inutile d'ajouter que le "chéri" n'était nullement musicien. Celui-ci, à son tour, offrit à sa tendre moitié un très joli veston, dont il avait lui-même grand besoin. Madame versa quelques bonnes larmes sur ce cadeau, mais la leçon lui fut bonne, et les échanges, maintenant, sont aussi appropriés que délicatement choisis.

Il faut que je vous raconte un Jour de l'An, passé une fois, à la campagne, dans une famille de mes connaissances, qui a laissé dans ma mémoire un souvenir frais et gai, à jamais ineffaçable.

Nous étions nombreux, et vous savez le proverbe : plus on est de fous, plus on rit. Je ne sais lequel de nous imagina un plan nouveau pour faire parvenir à chacun son cadeau du Jour de l'An. Toutes les personnes p ésentes se munirent d'un rouleau de ficelle et de gros papier à envelopper. On mit d'abord les cadeaux dans du papier de soie et l'on recouvrit le tout avec du papier d'emballage, ou encore avec de vieux journaux, car la provision de papier fut vite dépensée. Chacune dissimula ensuite le paquet ainsi fait dans une armoire, ou au grenier, dans le refrigérateur, jusque dans la cave. Au paquet était enroulé une ficelle, puis avec le reste du rouleau on lui fit faire mille et un détours, passant sous les chaises, autour des balustrades des escaliers, le long des murs, remontant autour des tableaux, s'enroulant jusqu'à vingt fois sur le même barreau de chaise ; quand le peloton de ficelle fut épuisé dans ces vagabondages, on attacha, au bout, un morceau de papier blanc sur lequel était écrit le nom de celui à qui le colis était destiné. Celui-ci devait refaire le chemin de la ficelle sans en couper un seul bout, jusqu'à ce qu'il arrive au cadeau même. Vous voyez d'ici dans quel désordre était la maison et notre plaisir de nous rencontrer, de défaire les nœuds, de se séparer, de se rejoindre encore... Quel bon Jour de l'An, j'ai passé cette fois-là ! Je vous donne la recette. Ne vaut-elle pas la peine qu'on l'essaie ? Le bonheur, fait de petits riens, est encore celui qui rend le plus heureux.

PAULETTE.

L'Eternelle Chanson [1]

Poésie de Rosemonde Gérard (Mme Edmond Rostand)

L'amour que chante mon poème
N'est pas un amour de roman ;
Il ne ressasse point le thème
Banal d'un éternel serment.

Non plus il ne sait l'art suprême
De peindre un langoureux tourment.
L'amour que chante mon poème
N'est pas un amour de roman.

Mais grave et doux, sûr de soi-même,
Epris d'un obscur dévouement,
Au bonheur de l'ami que j'aime
Toujours veille jalousement
L'amour que chante mon poème.

***

Les triganes jouaient leur musique troublante,
Et vous me parliez bas, tout bas, dans les cheveux.
Vous me parliez d'amour, et sur la valse lente
Aux arpèges plaintifs, se rhythmaient vos aveux.
De temps en temps, par les fenêtres entr'ouvertes
Une odeur de Printemps très fine se glissait,
Qui disait la chanson des jeunes pousses vertes
Et la très lente valse alors s'alanguissait.
Les pervenches d'azur et les roses trémières,
Dans la nuit du dehors souffraient mille tourments,
Tandis que s'attardaient alentour des lumières,
Les papillons flirteurs, leurs volages amants..
Vous me parliez d'amour. Je crois encore entendre
Ces doux aveux, coupés de silences très longs.
— Chère me disiez-vous, et la gravité tendre
De votre voix chantait avec les violons,
Vous qui pourriez d'un mot, d'un seul, chasser les doutes,
Et les tristes pensers qui mettent en émoi
Mon être tout entier, ô chère, dites-moi
Si bientôt sonnera l'heure exquise entre toutes,
Où. prenant en pitié mon amoureux souci,
Vous vous ferez sensible et m'aimerez aussi.
Ah ! par pitié...
— Hélas ! fis-je, toute attendrie
Par vos jolis discours, les cieux me sont témoins,
O mon très cher ami, que je ne veux rien moins
Que vous désespérer ; mais comment, je vous prie,
Disposer de mon cœur, il ne m'appartient pas.
Et vous voyant pâlir, je murmurai tout bas.
Si bas, que vous avez à peine dû l'entendre :
— Je veux bien le donner, si vous voulez le rendre.

***

Ce n'est pas la faute à nous deux
Si nous nous aimons de la sorte :
Un jour le dieu des amoureux
De notre cœur força la porte.

Or nous faisons de notre mieux,
Vous et moi, pour que l'intrus sorte ;
Ce n'est la faute à nous deux
Si nous nous aimons de la sorte.

Contre un hôte si dangereux
Nul n'osa nous prêter main-forte,
La raison fut sourde à nos vœux,
L'amitié même fit la morte...
Ce n'est pas la faute à nous deux.

***

Tu me dirais que l'on entend le souffle
Qu'au sein des fleurs exhale un papillon,
Et que l'on a retrouvé la pantoufle
Qu'en s'enfuyant laissa choir Cendrillon ;
Tu me dirais que ces vers sont en prose,
Et qu'une femme a gardé des secrets,
Que le lys parle et que l'azur est rose,
Vois ma folie, ami, je te croirais.
Tu me dirais que l'astre qui scintille
Au ver luisant doit son éclat joyeux,
Et que la nuit accroche à sa mantille
Comme un bijou de soleil radieux ;
Tu me dirais qu'il n'est plus une fraise
Dans les recoins tout moussus des forêts,
Et qu'une plume de bengali pèse
Plus qu'un chagrin au cœur,—je te croirais.

En t'écoutant, tous mes doutes d'eux-mêmes
Tombent soudain, vaincus... Tu me dirais
Que le bonheur existe et que tu m'aimes,
Vois ma folie, ami, je te croirais !

***

L'autre matin, sous la feuillée
De soleil rose ensoleillée
Je rêvais à toi,—tu passas,
Et je vis à ta boutonnière,
Penchant ses graines de lumière.
Une branche de mimosas.

— Oh ! donne-la moi, je t'en prie,
Cette petite fleur meur rie,
Murmurai-je... Et tu refusas
Oui, tu refusas, toi si tendre,
Toi si bon, de me laisser prendre
Cette branche de mimosas.

Et sans soupçonner mes alarmes,
Sans voir mes yeux remplis de larmes,
De mon tourment tu t'amusas :
— Quoi ! fis-tu, sans plaisanterie,
Mademoiselle ma chérie,
Vous les voulez, ces mimosas ?

— Ce que je voudrais surtout, dis-je,
C'est apprendre par quel prodige
A mon pauvre cœur tu causas
Sciemment cette peine amère.
Dis, pourquoi t'est-elle si chère
Cette branche de mimosas ? —

Mais toi sans cesser de sourire :
— Ecoute, je veux bien te dire,
Mais tu ne me gronderas pas,
Pourquoi j'eus l'audace suprême
De te refuser, moi qui t'aime,
Cette branche de mimosas :

Un peu curieux de nature,
Je désirais voir la figure,
Car je ne la connaissais pas,
Que vous faites alors qu'on ose
Vous refuser la moindre chose...
Tiens, les voilà, les mimosas.

***

Vous êtes mes espoirs et mes désespérances
Vous êtes mes pensers, très graves ou très fous ;
Vous êtes mes bonheurs et toutes mes souffrances,
Car rien ne m'atteint plus que ce qui vient de vous.

Vous êtes mes gaietés, vous êtes mes tristesses,
Et vous mes souvenirs, très amers ou très doux ;
Vous êtes mes amours et toutes mes tendresses,
Car je n'aime plus rien en ce monde que vous.

***

Nous n'habiterions pas la ville
Bruyante et banale, mais on
Verrait dans le coin bien tranquille
D'un petit bois notre maison.

Elle serait en briques roses,
Avec des volets peints en vert,
De volubilis et de roses
Le perron serait recouvert.

(1) C'est la première fois, croyons-nous, que cette poésie est publiée, dans son entier au Canada. C'est donc une primeur que nous offrons avec empressement à nos abonnées, dont plusieurs nous ont manifesté le vif plaisir qu'elles auraient de cette reproduction —NOTE DE LA RÉDACTION.

Et, sur le toit, des tourterelles,
Aux langoureux roucoulements
Viendraient terminer leurs querelles
Par de longs raccommodements.

L'intérieur, une merveille,
Grâce à nos soins longs et chercheurs,
Un peu meublé comme à la vieille,
Aurait les déteintes fraîcheurs.

La gamme de notes exquises
Aux tristesses d'harmonicas,
Les préciosités requises
Par les esprits très délicats.

Aux fenêtres, toutes petites,
Faites d'un seul verre irisé,
Par des branches de clématites
Le grand jour serait tamisé

***

Le bonheur, pour qu'il s'acclimate,
Veut qu'on le cache à tous les yeux,
C'est une plante délicate,
Qui meurt des regards curieux.—

De la mes, alors qu'elle est morte,
On l'arrose, mais vainement..
Aux indifférents notre porte
Resterait close obstinément;

Et pour être tout à fait sages,
Nos amis, nous les choisirions
Parmi les discrets personnages
Des beaux livres que nous lirions.

J'aurais des bracelets d'opale,
Des mules en velours changeants,
Une robe d'un satin pâle,
Verte, au semis de fleurs d'argent,

Et des mèches ébouriffées,
Comme vous aimez, dans le cou.
Nous croirions aux lutins, aux fées,
Et nous nous aimerions beaucoup.

Quand votre tête serait lasse
D'avoir trop rêvassé, le soir
Près de moi, sur la chaise basse
Quand vous viendrez vous asseoir,

Ma tendresse, vite inquiète,
Vous bercerait de soins jaloux,
Je renverserais votre tête
En arrière, sur mes genoux.

Et puis, afin que les lumières
Vous soient douces, mon cher amour,
Je mettrais devant vos paupières
Mes doigts comme un rose abat-jour.

***

Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs
Au mois de mai, dans le jardin qui s'ensoleille,
Nous irons réchauffer nos vieux membres tremblants.
Comme le renouveau mettra nos cœurs en fête,
Nous nous croirons encor de jeunes amoureux;
Et je te sourirai tout en branlant la tête,
Et nous ferons un couple adorable de vieux.
Nous nous regarderons assis sur notre treille,
Avec de petits yeux attendris et brillants,
Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs.

Sur notre banc ami, tout verdâtre de mousse,
Sur le banc d'autrefois nous reviendrons causer.
Nous aurons une joie attendrie et très douce
La phrase finissant souvent par un baiser.
Combien de fois jadis j'ai pu dire : je t'aime !
Alors avec grand soin, nous le recompterons;
Nous nous ressouviendrons de mille choses, même
De petits riens exquis dont nous radoterons.
Un rayon descendra, d'une caresse douce
Parmi nos cheveux blancs, tout rose, se poser,
Quand sur notre vieux banc, tout verdâtre de mousse,
Sur le banc d'autrefois nous reviendrons causer.

Et, comme chaque jour je t'aime davantage,
Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain,
Qu'importeront alors les rides du visage,
Mon amour se fera plus grave et plus serein.
Songe que tous les jours des souvenirs s'entassent,
Mes souvenirs à moi seront aussi les tiens,
Ces communs souvenirs toujours plus nous enlacent
Et sans cesse entre nous tissent d'autres liens.
C'est vrai, nous serons vieux, très vieux, faiblis par l'âge,
Mais plus fort chaque jour je serrerai ta main;
Car, vois-tu, chaque jour je t'aime davantage,
Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain.

Et de ce cher amour, qui passe comme un rêve,
Je veux tout conserver dans le fond de mon cœur;
Retenir, s'il se peut, l'impression trop brève,
Pour la ressavourer plus tard avec lenteur.
J'enfouis, ce qui vient de lui comme un avare,
Thésaurisant avec ardeur pour mes vieux jours;
Je serai riche alors, d'une richesse rare :
J'aurai gardé tout l'or de mes jeunes amours !
Ainsi de ce passé de bonheur qui s'achève
Ma mémoire parfois me rendra la douceur,
Et de ce cher amour qui passe comme un rêve
J'aurai tout conservé dans le fond de mon cœur.

Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs,
Au mois de mai, dans le jardin qui s'ensoleille,
Nous irons réchauffer nos vieux membres tremblants.
Comme le renouveau mettra nos cœurs en fête
Nous nous croirons encore aux heureux jours d'antan
Et je te sourirai tout en branlant la tête,
Et tu me parleras d'amour en chevrotant.
Nous nous regarderons, assis sous notre treille,
Avec de petits yeux attendris et brillants,
Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs

***

Toi, dont la robuste tendresse
Me soutient, ô doux compagnon
Des jours de joies et de tristesse,
Je viens te demander pardon.

Ami, les femmes sont frivoles
Et parlent sans savoir pourquoi...
Pardon de toutes les paroles
Qui ne s'adressent pas à toi.

Les femmes, pauvres insensées,
Ont l'esprit toujours en émoi..
Pardon de toutes les pensées
Qui ne s'envolent pas vers toi.

Les femmes devraient être nées
Rien que pour aimer ici bas...
Pardon de toutes les années
Où je ne te connaissais pas.

Ceci est mon testament.

Je vous laisse, ami cher, la très mignarde estampe
Que vous aviez trouvé me ressembler beaucoup,
La mèche de cheveu qui frisait sur ma tempe,
Les médailles d'argent que je portais au cou.

Et je vous laisse aussi ma robe en mousseline,
Celle que vous aimiez,—mes souliers de satin,
Et mon petit manchon, et puis la capeline
Dont je m'emmitouflais pour sortir le matin.

Je vous laisse mes gants et mon ombrelle rose,
Et je vous laisse encor, n'ayant pas autre chose,
Tous mes petits rubans de toutes les couleurs.

Le missel que pour vous je lisais à la messe,
L'anneau d'argent bruni, sceau de notre promesse,
Et ma tombe, ami cher, avec toutes ses fleurs.

Rosemonde GERARD

DU BLANC, DE L'AZUR ET DU ROSE



M. CHARLES GILL

(Pour le journal de FRANÇOISE)

Pour orner l'or fin de son médaillon,
Grand'mère demande un portrait de Rose,
Mais la belle enfant, moins qu'un papillon
Nous ferait l'honneur d'un semblant de pose.

Puisque j'ai garni ma palette en vain,
Je voudrais, aux sons berceurs de la lyre
Le front inspiré par l'art souverain,
En des strophes d'or chanter son sourire.

Et ma plume hélas ! ne saurait fixer
Ces traits dont l'image en mon âme reste,
Car mon style obscur ne peut enchasser
Dans le verbe humain la beauté céleste.

Non ! pour réussir en vers ce portrait,
Pour prêter la vie à ce frais mélange
De pureté rose et blanche, il faudrait
Une plume prise à l'aile d'un ange.

***

Bonne grand'maman, si vous voulez voir
Votre Rose peinte, à l'heure où le soir
Avec le sommeil descend sur la Terre,
Dites lui ceci :—" Ferme ta paupière
Et ne bouge plus, comme si dodo
Sur tes jolis yeux mettait son bandeau.
Te voyant ainsi, plus faible et plus belle,
Sur toi ton bon ange étendra son aile
Toute grande, afin de te garder mieux
Contre l'Esprit noir et mystérieux.
Lors, en tapinois, sans bruit et bien vite,
Dérobe au satin léger qui l'abrite
Une plume... Prends ! sans peur d'offenser
Ton aîné du Ciel ; on ne peut blesser
Les anges qu'au cœur : ils n'ont de la peine
Au fond de leur âme auguste et sereine,
Que si leurs amis les petits enfants
Ont de gros chagrins ou font les méchants...
Mets le blanc trésor sous la blanche toile
De ton oreiller : un rayon d'étoile
Viendrait le chercher. Ce que tu voudras,
Avec ce joyau demain tu l'auras...
Bonne nuit !... Ton ange attend ta prière...
Avant de dormir, ferme ta paupière."

***

Dans le tiède nid de son doux sommeil,
Si Rose demain retrouve, au réveil,
La plume arrachée à l'aile divine
Sur laquelle un flot de rosée en pleurs
Mêle des éclats perlés aux pâleurs
De la noble hermine,
Toutes ces clartés pour vous décriront
Les neiges du cœur, le marbre du front,
Et la gamme blanche égrenant ses notes
Sur le col de cygne où la pureté
Met de blancs frissons, et l'émail lacté
Nacrant les quenottes.
Le pétale pris au grand lys ailé,
A pu sillonner l'azur constellé
Dont la majesté l'a baigné de gloire ;
Et, dans le nocturne éblouissement,
Des rayons de lune ont pieusement
Argenté sa moire.
Aussi dira-t-il combien le cristal
De l'iris est bleu, sur quel idéal
De limpidité s'ouvre la prunelle,
Et par quel effet du mystérieux
Il fait clair de lune au fond des beaux yeux
De mademoiselle.
L'aile interrompait son cours vers le sol
Pour illuminer plus longtemps son vol
Au rayonnement des apothéoses.
Il faut le miroir de ce souvenir
Qui dans les levants vit s'épanouir
Les nuages roses,
Pour énumérer tous les incarnats
Nuançant l'oreille aux plis délicats
Où la mèche d'or librement se joue,
Et, sans les meurtrir sous des mots trop [lourds,
Décrire la lèvre et le fin velours
De la rose joue.
Le fragment sacré, dans l'éther sans fin
A porté l'essor du fier séraphin,
Parmi des frou frous d'ailes éperdues.
Ayant pu sonder le mystère bleu,
Mieux qu'un astre ouvrant son grand œil de [feu
Sur les étendues,
Il saura parler d'un autre infini
Pour nous révéler le foyer béni
Dont le cœur de Rose a gardé la flamme...
Et nous comprendrons le rêve enchanté
Qui doit voltiger dans l'immensité
De sa petite âme.

CHARLES GILL.

La dispense du maigre pour la fête de Noël, lorsqu'elle tombe un vendredi, est fort ancienne. Saint Epiphane déclare que de son temps on ne jeûnait point le jour de Noël, lorsqu'il venait un mercredi ou un vendredi. Nicolas Ier, exhortant les Bulgares à l'abstinence tous les vendredis de l'année, en excepte celui qui rencontrerait la fête de Noël. Mathieu Paris mentionne comme un usage en vigueur, en 1255, la faculté de manger de la viande un vendredi, si la fête de Noël tombe ce jour-là.

Un Noel Satirique

AU XVIIe SIECLE


M. ERNEST MYRAND.

LE *Noël* est un petit poème que l'on a défini : " cantique spirituel en langue vulgaire, en l'honneur de la naissance de Jésus - Christ. " Mais, à la longue, le *Noël* cessa de se renfermer dans le champ restreint des sujets sacrés auxquels il semblait devoir être uniquement affecté, et plusieurs auteurs l'appliquèrent à des sujets profanes. C'est, aujourd'hui, ce qui donne lieu d'en distinguer quatre espèces et d'établir, à son propos, une classification bien déterminée.

Nous avons d'abord le *noël religieux*, écrit en mémoire de la nativité du Sauveur du monde ; puis le *noël royal*, composé pour les souverains, à l'occasion de leur couronnement, de leur mariage, ou de leurs victoires ; vient, en troisième lieu, le *noël politique*, ayant pour objet, celui-là, l'éloge d'un grand personnage, d'un ministre, d'un haut fonctionnaire dans l'Etat ou dans l'Eglise ; enfin, le *noël satirique* ou *badin*, concernant les personnes privées ou traitant un sujet particulier se rapportant à la vie commune.

C'est à cette dernière classe que se rattache le noël anonyme que nous allons lire ensemble et critiquer " *à la ronde, si vous voulez*," comme dans la chanson de Fortunio.

Je vous dirai tout de suite qu'il n'est pas canadien, mais français, essentiellement français, ainsi que le prouvent les noms des personnages mis en action dans le petit poème, lesquels, pour la très grande majorité, appartiennent à des ordres religieux étrangers au Canada, tels que les Augustins, les Oratoriens, les Prémontrés, les Théatins, les Bénédictins, les Visitandines, et autres.

Seulement, les copies manuscrites de ce noël badin (1), coururent sous le manteau, et il en vint jusqu'à Québec adressées aux communautés de la ville, aux Jésuites, aux Récollets, aux Hospitalières du Précieux-Sang (*Hôtel-Dieu* actuel), trois classes de personnes fort intéressées et fort amusées à les lire parce qu'elles y étaient bel et bien chansonnées. Ce fut leur *Christmas card* de cette année-là, année que je fixerai à 1658 pour une raison de critique historique que je donnerai tout à l'heure, au courant de mes commentaires sur cette pièce satirique.

L'auteur — demeuré inconnu — imagine qu'à la nouvelle de la naissance de Notre-Seigneur, toutes les communautés religieuses de France se rendent à Bethléem, pour adorer l'Enfant-Jésus, à l'exemple des Bergers et des Mages. Lui-même — l'auteur — se tient à la porte de l'Etable, notant les visiteurs au passage, comme un candidat, ses électeurs, au bureau de votation, le jour du scrutin. Et je vous prie de croire qu'il contrôle sa liste. Défunt Argus n'était qu'un borgne auprès de lui. Mais, trève de comparaisons mythologiques, et procédons instanter.

***

L'auteur nous avertit que son noël badin se chante sur l'air : " *Réveillez-vous !* " Je ne connais pas cet air-là, et mon lecteur peut se dispenser de le savoir. La simple lecture de cet épigramme en dix quatrains suffit à chasser toute idée de sommeil.

Quand on eut appris la naissance
Du cher petit Enfant-Jésus,
Chacun lui fit la révérence,
Et tous y furent bien reçus.

A tout seigneur, tout honneur ! Aux Jésuites donc, le premier coup d'épingle :

Gens de politique et finesse
Qui sont sortis de Loyola
Cherchaient déjà, par quelle adresse,
Ils pourraient bien s'établir là !

Nous n'en sommes qu'au second couplet, et déjà je parierais, cent contre un, que ce noël satirique eut pour auteur un capucin. De tous temps, c'est le reproche caractéristique du Franciscain à l'adresse du Jésuite : il ne lui pardonne pas son esprit accapareur. Tout récemment, à la date du 4 août 1898, le Père Léon, de l'Ordre des Frères Mineurs Capucins, au cours d'un panégyrique, prononcé à Paris (1), ne définissait pas l'*âme ignatienne*, " une âme disciplinée, combative, *saintement envahissante ?* " Cet adverbe est délicieux ! Et plus loin : " L'*âme franciscaine* avait des simplicités de colombe, l'*âme ignatienne* aura, suivant le mot de l'Evangile, des prudences de serpent. L'âme franciscaine se dépouillait de tout, elle avait le culte de l'impécuniosité ; l'âme ignatienne s'emploiera à réaliser ce magnanime dessein,—de tout prendre pour tout donner à Dieu ! ! "

A la lecture, cette phrase piquante ne perd rien de son ironie ; elle garde, comme à l'audition, toute la force sarcastique du geste et de la pause de l'orateur.

Si l'on m'accorde que le noël satirique date de l'an de grâce 1658, nous constaterons que la voix éloquente et fort originale du Père Léon n'est qu'un écho, l'écho d'une rancune longue de deux siècles et demi. C'est dire qu'en fait d'échos je n'en connais point de mieux soutenu, que nous sommes en présence d'un phénomène acoustique étonnant et du plus bel effet.

Mieux nourris que gens de Solagne,
Chanoines, curés et prélats,
Finets comme des chats d'Espagne,
Y vinrent, mais à petits pas.

Le satirique anonyme écrit Solagne

(1) C'est évidemment une de ces copies que j'ai retrouvée, par le plus heureux des hasards, dans un tome du Grand Dictionnaire de Trévoux. Elle y jouait le rôle de signet, aussi oublié qu'inutile. Cette découverte me permet d'offrir une primeur littéraire au JOURNAL DE FRANÇOISE, car j'ai la certitude que ce noël satirique est demeuré, jusqu'aujourd'hui, inédit au Canada.

(1) *L'Ame Dominicaine*, pp. 10 et 11 : J. Mersch, imprimeur, 4bis Avenue de Châtillon, Paris ; Mde Lebrun, dépositaire, 42, rue Vavin, Paris.

au lieu de Sologne, qui est l'exacte orthographe de ce nom, en vertu d'une licence poétique que le besoin de la rime explique mieux qu'elle n'excuse. L'ironie de ce couplet n'est pas, d'ailleurs, très aiguisée. Chanoines, curés et prélats sont des personnages qu'il n'est pas prudent d'égratigner, et je comprends, qu'en jouant avec eux, notre finet rentre ses griffes et fasse patte de velours.

Un Augustin de bonne mine
Vint adorer cet Enfant-Dieu,
Mais, n'y voyant pas de cuisine,
Il délogea sans dire adieu !

Le bon Père avait du savoir-vivre, et j'approuve, sans restriction, sa manière de filer, discrètement, à l'anglaise. Une fête de Noël, sans réveillon, "ne valut j mais rien," tout comme le diner réchauffé du *Lutrin*.

Un seul, venu de l'Oratoire,
Dit au Seigneur : "Exaucez-nous ;
Nos autres Pères n'ont pu croire
Que vous fussiez venu pour tous !"

Ce coup droit est à l'adresse des Jansénistes qui prétendaient que Notre-Seigneur Jésus-Christ n'était pas venu sur la terre pour sauver les Pécheurs, mais seulement les Justes.

En blanc manteau, chapeau, soutane,
De Prémontré, un régulier,
S'étant placé derrière l'âne
Fut pris de tous pour un meunier.

Un Théatin, en bandoulière,
Un Fontevraud (1), en justaucorps,
Passèrent, l'un, pour un mousquetaire,
Et l'autre pour garde du corps.

Ignorant quels étaient, au dix-septième siècle, les costumes des religieux Prémontrés, Théatins et Bénédictins, il m'est difficile de les comparer avec ceux du meunier, du mousquetaire et du garde-du-corps français de la même époque, lesquels costumes me sont également inconnus. Force m'est donc de rire de confiance et de croire, sur parole, au comique des quiproquos et des méprises.

Un capucin de mine fière
Entonna haut le chant joyeux ;
Au bruit, l'âne se mit à braire :
Ils s'accordaient fort bien tous deux !

Ce couplet, d'un bas comique achevé, cache un truc habile. Ce capucin antiphonant n'est qu'un madré compère, un fin renard jouant à l'âne pour mieux égarer les soupçons et

(1) Célèbre abbaye de Bénédictins.

masquer davantage sa personnalité. Il se moque de lui-même pour mieux rire des autres. Ce comble d'audace lui assure l'impunité, et il passe à la postérité, incognito. C'est plus qu'il ne désirait peut-être.

De Sainte-Marie la tourrière
N'apporta que des compliments,
Disant :—"L'on est fort en arrière
Quand on fait de grands bâtiments."

La tourrière de Sainte-Marie est une religieuse d'Annecy, département de la Haute-Savoie, en France. Annecy est le berceau de l'Ordre de la Visitation fondé par Saint François de Sales et Sainte Jeanne de Chantal. La Visitandine s'excuse de ne pas avoir d'étrennes à offrir à l'Enfant-Jésus parce que, cette année-là, on avait construit "de grands bâtiments," et que l'argent, la menue monnaie, se faisait rare dans le portefeuille. Or, l'abbé Bougaud nous raconte, dans son *Histoire de Sainte Chantal* (1), que "le 12 mai 1658 les Sœurs de la Visitation, conduites par Mgr Charles-Auguste de Sales, se rendirent dans la petite maison de la Galerie par un pont fermé qui la mettait en communication avec le second monastère d'Annecy." C'est peut-être ce pont fermé qui représente, dans le noël satirique, ces "grands bâtiments" dont parle la tourrière. A moins qu'ils n'aient trait à la construction même du second monastère d'Annecy. Ce qui reculerait la date du noël satirique à 1634.

Mais une autre considération infirme cette dernière hypothèse. En effet, le noël satirique parle, au septième couplet d'un Théatin. Or, les Théatins n'apparurent en France qu'en 1642, année où Nazarin les appela à Paris et les établit dans un couvent situé sur la rue Malaquais et qu'il institua sous le nom de Sainte-Anne-la-Royale, hommage du cardinal courtisan à sa souveraine, Anne d'Autriche

C'est donc à la Noël de l'année 1658 qu'il faut rapporter la date du poème satirique, qui finit, comme il a commencé, par une malice aux Jésuites.

Loyola, de tous le plus sage,
Avec Lui fit société,
Voyant briller sur son visage
Les marques de la royauté.

(1) Cf Bougaud : *Histoire de Sainte-Chantal*, Tome Ier, pp. 519 et 520, et tome II, pp. 354, 355 et 356.

Jusqu'alors on avait cru les Jésuites apôtres du Christ, missionnaires de son Evangile ; erreur que tout cela, nous dit le satirique : ils ne sont que les courtisans de son pouvoir temporel, au sens politique et cupide de ce mot. Ils vont agir comme si le royaume du Prince de la Paix était de ce monde. La *Société de Jésus*, puissamment incorporée, va devenir une redoutable et invincible raison sociale et religieuse ; gare aux ordres rivaux qui vont lui disputer, dans l'arène catholique, non plus les croix, mais les ministères. *Et reliqua*. Il me serait facile de broder sur ce thème fécond.

De tous temps, hier comme aujourd'hui, les Jésuites ont eu l'honneur d'être jalousés calomniés, honnis, précisément à cause de leur prestige intellectuel. Au dix-septième siècle leur compagnie formait déjà en Europe, une élite dans l'élite, et rayonnait d'un incomparable éclat. Ce qui, déjà aussi, était intolérable pour certains yeux malades. L'histoire se répète ; c'est l'éternelle querelle du moustique et du ver luisant : celui-là en veut à celui-ci... parce qu'il brille ! Ce qui, vraiment, est impardonnable, même chez un insecte.

***

Cent ans après l'apparition masquée du noël satirique que nous venons de lire, le célèbre naturaliste suédois, Pierre Kalm, visitant Québec, écrivait ce qui suit :

"C'est un dicton général, ici passé en proverbe, que pour faire un récollet, il faut une hachette, un ciseau pour faire un curé, mais que, pour faire un jésuite, il faut un pinceau ! Les Jésuites sont ordinairement très instruits, très studieux, en même temps que très polis et agréables en compagnie. Il y a quelque chose qui plaît dans leur maintien et il n'est pas surprenant qu'ils captivent l'esprit du peuple. On les considère comme des sujets choisis entre beaucoup d'autres à cause de leurs talents supérieurs et de leurs éminentes qualités. On les regarde aussi comme gens très habiles, réussissant toujours dans leurs entreprises et surpassant tous les autres en finesse et pénétration d'esprit. Aussi ai-je remarqué souvent qu'ils ont des ennemis au Canada. Ils ne reçoivent dans leur société que des candidats

qui promettent. On ne trouve pas d'imbéciles parmi eux !"—(*blockheads* dit le texte).

Et que dit-il des Capucins? Ceci :—

" Les Récollets forment la troisième classe d'ecclésiastiques au Canada. Ils ne se mettent pas en peine de choisir des sujets brillants pour leur communauté ; au contraire, ils prennent tous ceux qu'ils peuvent attraper. Ils ne se martèlent pas le cerveau pour acquérir la science et l'on m'assure qu'à peine ont-ils endossé l'habit monas ique, non seulement ils cessent d'étudier, mais ils oublient le peu qu'ils savaient auparavant." (1)

Ces deux citations des *Voyages* de Kalm en Amérique complètent mon commentaire sur le *Noël satirique*. Elles donnent, en même temps, la raison et l'excuse des malices qu'il renferme à l'adresse de ces "gens de politique et finesse qui sont sortis de Loyola."

ERNEST MYRAND.

Québec, 25 décembre 1903,
En la Fête de Noël.

Je prie Dieu qu'il vous renouvelle à ce renouvellement d'année.—BOSSUET.

Nos lectrices sont priées de jeter un coup d'œil dans les vitrines du magasin de nouveautés de MM. Rodrigue Frères, 257 rue Saint-Laurent. Elles y verront le plus beau choix dans les articles pour cadeaux du jour de l'An qu'on puisse imaginer. D'abord, des tours de cou d'une élégance et d'une distinction charmante, des cols en souple batiste, ou en soie richement travaillée, ou encore en dentelle fine et délicate avec entrelacements de rubans, mignons colifichets qu'on aime tant à posséder dans ses tiroirs. Puis, ce sont de gentils mouchoirs, grands à peine comme vos petites mains, indispensables à une toilette bien habillée. Et les blouses tout à fait dernier genre, et de tous les tissus, soie, velours, flanelle ou autres, seyantes à ravir et qui vous donnent tout de suite un air très fête. Une visite, dans tous les cas, ne coûte rien. Allez chez Rodrigue Frères, avant de vous décider dans le choix de vos emplettes.

(1) Cf. *Voyages de Kalm en Amérique*, édition anglaise, Londres, 1771 : de pp. 140 à 148 inc., tome III.

Je viens de faire une visite à la Pharmacie Gagner et je trouve un assortiment de parfums de choix sous forme de coffrets, savons et articles de toilette, boîtes de fantaisie, le tout très chic pour cadeaux de Noël.

Ne manquez pas d'aller voir cet assortiment avant d'aller ailleurs, il y en a pour tous les goûts.

On demande...

WATERLOO est une petite ville des Cantons de l'Est qui compte à peine quelques mille âmes, et, cependant Waterloo, plus avancée que Montréal, a sa bibliothèque publique. C'est à l'initiative féminine que l'on doit ce grand bienfait. Les débuts de la bibliothèque furent modestes comme le sont d'ailleurs toutes les œuvres méritoires ; une femme intelligente, Mme Henry Allan, commença en avril 1892, à faire circuler une cinquantaine de volumes qu'elle distribua elle-même à domicile. Chaque sociétaire du *Book-Club* avait droit à un livre par semaine. En 1898, le conseil accorda l'usage d'une salle à l'hôtel-de-ville ; on y installa 300 livres, puis, en 1902, l'édilité de Waterloo—qu'on pourrait proposer en exemple à la nôtre—fit construire un très joli édifice dont on va faire l'inauguration prochainement et qui contient 700 volumes. Mais ces volumes sont anglais — voyez-vous maintenant où je veux en arriver— et bien que la majorité de la population soit anglaise, il en reste beaucoup encore qui parlent et pensent français.

Alors, madame de Varennes, aussi de Waterloo, vient d'organiser un mouvement pour fonder en bibliothèque publique la section française, et c'est en faveur de cette section que je viens adresser aux abonnées du JOURNAL DE FRANÇOISE une humble demande. Si chaque famille voulait bien faire le sacrifice d'un livre français au profit de la bibliothèque de Waterloo, la section française prendrait bientôt des proportions considérables, et chacune de vous, mesdames, —et chacun de vous aussi, messieurs, car je compte sur le concours bienveillant de tous—aurait la sensation délicieuse d'avoir contribué à l'œuvre excellente d'aider au maintien et au développement de la langue française dans un milieu anglais.

Déjà nos auteurs canadiens m'ont promis quelques-uns de leurs volumes et je me ferai en outre le devoir agréable de mentionner dans les colonnes de ce journal le nom de tous les donateurs. Ces livres peuvent être expédiés, avec le nom des personnes qui les envoient, à Mme de Varennes, Waterloo, P. Q., ou au bureau du JOURNAL DE FRANÇOISE, 80 rue St-Gabriel, qui se charge de les faire parvenir à leur adresse.

Mesdames et messieurs, il faut soutenir la dignité du nom français par la propagation de notre belle langue, et la lecture en est un des meilleurs moyens.

J'ai donc l'honneur de vous demander des livres français pour la section canadienne-française de la bibliothèque de Waterloo.

LA DIRECTRICE

EN GLANANT

Trop tard !

Edgar Poë, cet homme de génie, mort dans la misère a laissé quelques manuscrits que l'on vient de vendre des prix fous à Philadelphie.

Le manuscrit des *Cloches* a huit mille quatre cent quarante francs, et celui de *Pour Annie* à huit mille francs. Enfin, la première édition de ses poèmes, avec une dédicace autographe de Poë à sa cousine Elisabeth, s'est vendue sept mille francs.

Quand on songe que le pauvre écrivain fut toute sa vie en proie aux plus cruels embarras d'argent et qu'il manqua même des quelques dollars nécessaires pour aller de New-York à Fordham où sa femme, qu'il adorait, était mourante dans le plus grand dénuement.

Et lorsqu'on voit aujourd'hui des milliardaires se disputer quelques lignes de lui à coups de banknotes, on pense que son imagination extraordinaires n'a rien trouvé de plus cruel dans les plus émouvants de ses récits que ce contraste de la misère vivante avec l'opulence arrivant devant la Mort.

Pauvre Edgar Poë, "le moindre ducaton," de son vivant, aurait bien mieux fait son affaire.



TÊTE D'ANGE D'APRÈS RAPHAEL

Recettes de bonbons fins

RIEN de plus amusant pour les enfants que de surveiller les préparatifs des fêtes. Les bonbons, par exemple, qui se mangent en si grande quantité en ces occasions, devraient tous être préparés à la maison ; ils seraient plus hygiéniques, plus économiques aussi, et leur confection aurait le don d'intéresser grandement les enfants. Voici quelques recettes, qui, tout en étant de la plus grande simplicité, donneront des résultats exquis :

NOIX GLACÉES.—Ces délicieux bonbons, quoique très chers chez les confiseurs, se fabriquent à peu de frais chez soi. Il vaut mieux n'en faire que peu à la fois, et les garder dans un endroit frais et sec, car ils se ramollissent beaucoup quand ils sont exposés à la tiédeur de l'air. Prenez environ une livre de noix ou le tiers d'une livre d'amandes émondées. Décortiquez les noix et enlevez-en les moitiés, aussi intactes que possible. Dans une poële de granit, mettez une grande tasse de sucre granulé, le huitième d'une cuillerée de crème de tartre et une demi-tasse d'eau bouillante. Remuez seulement, jusqu'à ce que le sucre soit dissout et faites bouillir sans tourner, jusqu'à ce qu'il ait atteint le degré de caramel, qui s'aperçoit par la couleur brunâtre du sucre ; puis, placez instantanément dans une terrine d'eau froide pour arrêter l'ébullition. Après deux ou trois secondes, placez dans une bassine d'eau chaude, afin que le sirop demeure liquide pendant le procédé de plonger. Prenez chaque noix séparément et laissez-la tomber dans le sirop et bien s'enduire. Retirez sans égoutter et laissez tomber sur un plat beurré. Il vaut mieux se servir, pour retirer les noix, d'une cuillerée à bouche. Ces bonbons ne doivent être entrepris que par une belle journée claire.

PRALINES — Les vraies pralines se font avec des noisettes, bien que l'on puisse se servir aussi d'autres noix. Elles sont exquises et d'une grande facilité d'exécution. Pour deux tasses de noisettes, prenez deux tasses de sucre brun clair, le huitième d'une cuillerée de crême de tarte, une demi-tasse d'eau, une cuillerée à sel très juste de canelle en poudre et de la vanille au goût. Mettez le sucre, la crême de tartre et l'eau dans un poële de granit, remuez jusqu'à ce que le sucre soit dissout et faites bouillir sans remuer jusqu'au cassé. Retirez du feu, ajoutez les noix, la canelle et la vanille et tournez jusqu'à ce que le mélange se lie et devienne crémeux. Faites tomber en monticules, espacés d'environ deux ou trois centimètres, sur des plats bien beurrés.

Les années paraissent longues, quand elles sont encore loin de nous ; arrivées, elles disparaissent et nous échappent en un instant.—MASSILLON.



PAGE DES ENFANTS



La légende du parfum des roses


TANTE NINETTE

L'Enfant-Jésus était encore bien petit quand le vilain roi Hérode résolut de le faire mourir Mais l'Ange Gardien du souverain sanguinaire qui l'entendit formuler cette menace se hâta de communiquer la terrible nouvelle aux autres anges ses frères, qui avertirent la nuit suivante St-Joseph de prendre l'enfant et sa mère et de fuir en Egypte. Celui-ci se leva immédiatement et se rendit auprès de la Sainte-Vierge à qui il fit part du message de l'envoyé céleste, et alla ensuite préparer son âne pour le grand voyage.

Marie pleura en regardant son fils que des méchants voulaient faire mourir, mais le petit Jésus en s'éveillant sourit à sa mère si délicieusement que celle-ci ne tarda pas à sècher ses larmes.

La Ste-Famille se mit donc en route, la Sainte-Vierge montée sur l'âne avec le petit Jésus sur ses genoux, soigneusement enveloppé dans son manteau, et St-Joseph guidant l'animal et son précieux fardeau, appuyé sur son bâton.

Il y avait bien des heures qu'ils marchaient ainsi, traversant une plaine aride et désolée sur laquelle le soleil dardait ses plus brûlants rayons. St-Joseph et la Vierge Immaculée étaient bien fatigués et souffraient aussi beaucoup de la faim et de la soif, mais enduraient tout afin de ne pas réveiller Jésus qui dormait paisiblement.

Tout à coup, l'âne, se ressentant sans doute de l'accablement de ces heures étouffantes s'arrêta et ne voulut plus avancer. St-Joseph regarda avec inquiétude et amour le trésor confié à ses soins. Mais l'enfant divin dormait toujours. Alors doucement, Marie se pencha vers Lui, dit tout bas dans un baiser :

—Mon fils bien-aimé, qu'allons-nous faire maintenant ?

L'Enfant-Dieu ouvrit les yeux, sourit avec tendresse et étendit la main dans la direction d'un rosier bas et desséché que les saints voyageurs n'avaient pas encore aperçu.

La Vierge-Mère prit alors le petit Jésus et le coucha au pied de cet arbuste, le couvrit de son manteau et avec St-Joseph, ils l'adorèrent.

Soudain, ô prodige, la maigre plante se changea en un arbre magnifique tout chargé de roses blanches dont les pétales se détachèrent pour retomber en une neige au parfum délicieux, tandis que des anges aux robes éclatante apportaient aux divins voyageurs avec une brise rafraichissante du lait et des fruits pour apaiser leur faim. Le petit Jésus regardant sa mère lui dit dans la langue du paradis :

—Mère chérie,ces roses immaculées, emblêmes de votre âme si pure, fleuriront désormais par toute la terre pour embellir les autels qui vous seront un jour consacrés et des milliers de fidèles viendront vous y rendre hommage. Continuons maintenant notre route afin que les oracles de mon Père céleste s'accomplissent.

La Ste-Famille réconfortée reprit son pénible voyage vers la terre d'Egypte, pendant que les anges se partageaient entre eux les rameaux du rosier béni et répandaient sur tout l'univers les pétales des roses embaumées.

Voilà pourquoi il y a tant de roses par tout le globe terrestre, et pourquoi aussi leur parfum est si doux, si délicieux et si pénétrant.

TANTE NINETTE.

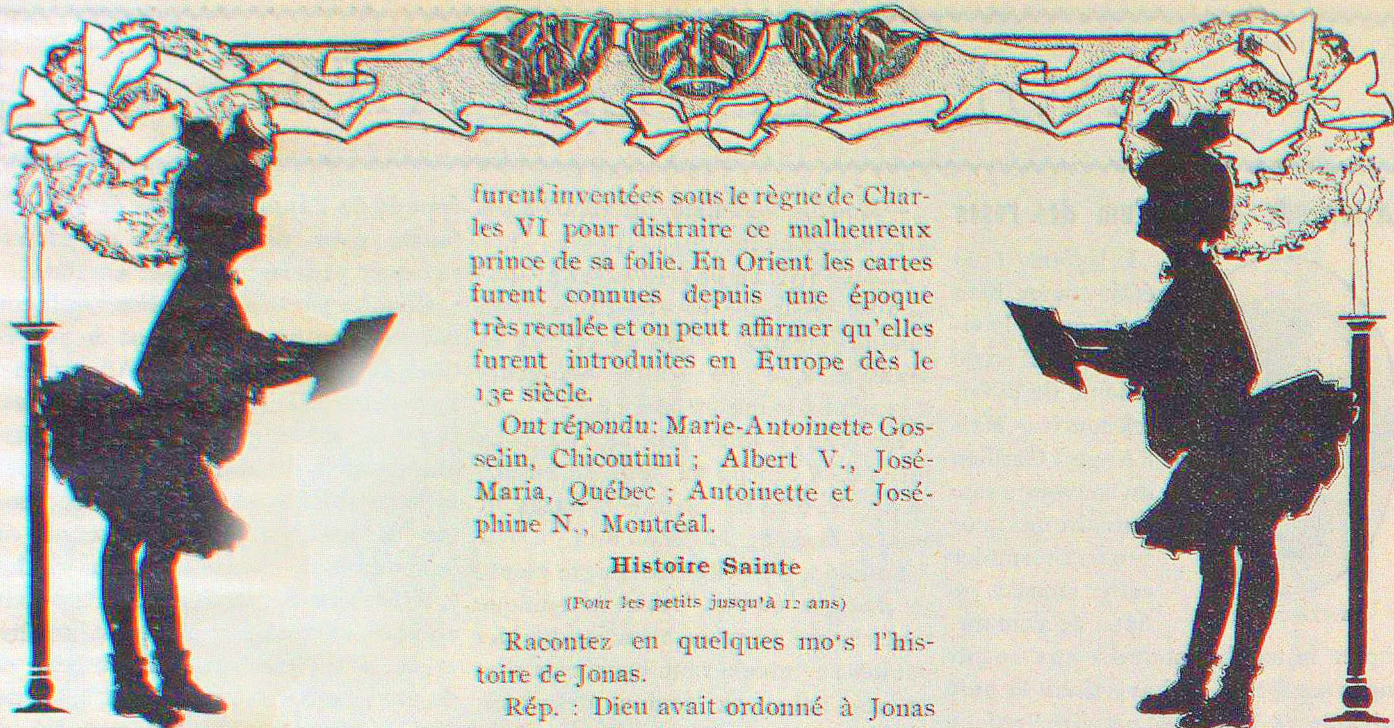
Causerie

Décembre 1903.

NOEL... NOEL... oh la magie de ce mot ! Il fait palpiter vos jeunes cœurs de joie et d'espérance, et pour nous il évoque de doux souvenirs, qui nous font sourire et pleurer à la fois. Néanmoins, cette époque de l'année est une de réjouissance, pour tous, jeunes et vieux, riches et pauvres, petits et grands...

Chaque pays la symbolise à sa façon par des coutumes qui vont se perpétuant d'âge en âge. En Allemagne, l'arbre de Noël trouve sa place dans la plus humble chaumière, aussi bien que dans la maison princière. Noël ne serait pas Noël, hélas, sans le " sapin décoré " d'anges en sucre, de bonbons et de jouets. J'en ai vu des " Kristbaüme " dont la cime touchait au plafond, tout étincelants de lumière et de simili-diamants. La crèche va de pair, en Allemagne, avec l'arbre de Noël : elle se déploie pittoresquement sous son ombre, au grand complet : outre la Sainte Famille et l'étable traditionnelle, voilà les anges apparaissant aux bergers agenouillés dans les champs et entourés de leurs troupeaux, voici les Mages et leur cortège, guidés par l'étoile de Bethléem.........

Dans les campagnes anglaises où le souffle du " progrès " n'a pas encore passé, l'approche de Noël est fêtée quatre semaines à l'avance par les " Christmas Carols " chantés par des chœurs de jeunes garçons, qui, durant tout le mois de décembre, vont de portes en portes, entonner l'hymne de Noël... Les longues soirées d'hiver s'écoulent une à une, la rafale gronde au dehors, le givre dessine des hiéroglyphes fantastiques sur les vitres, la terre est enveloppée dans son blanc linceuil, et sans qu'on y songe l'aube du 24 luit,... et la gaîté luit aussi dans tous les regards ! Vite on se met à l'œuvre, et bientôt la demeure est transformée en un bosquet de gui et de houx, et le soir on s'embrasse furtivement "*under the mistletoe*." Cela porte bonheur. The *Yule log* (l'immense bûche de Noël) flambe dans l'âtre l'oie de Noël, les *mince pies*, et le *plum pudding*, (tout piqué de houx, et illuminé par la flamme bleue de l'eau-de-vie) apparaissent sur la table. Avant de se fourrer sous les draps, les enfants suspendent au chevet de leur lit un grand bas, celui de " Daddie " (Papa), emprunté pour l'occasion,



PAGE DES ENFANTS (Suite)

Puis ils se promettent sérieusement de veiller jusqu'à minuit afin de voir *Santa Claus* (St-Nicolas) descendre par la cheminée dans son traineau à grelots d'argent. Mais leur résolution ne tient pas bon contre la fatigue, et bientôt le sommeil vient tout doucement fermer leurs paupières, qui ne se rouvriront qu'avec le jour... le jour de Noël—Christmas day ! Et je leur souhaite ainsi qu'à vous mes petits amis d'outre mer, à la mode anglaise, A Merry, Merry Christmas and a glad New Year !

CHRISTINE DE LINDEN.

Réponses à Jeux d'Esprit du No. 17

Anagramme

Je suis sucré, doux, onctueux,
Fils des fleurs de votre parterre ;
Brouillez mes pieds et sous vos yeux,
Je mords le fer, le bois, la pierre.

Rép. : Miel, lime.

Ont bien deviné : Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Adélard V., Trois-Rivières ; Jules N. José-Maria et Juliette T., tous de Québec ; Rose-Alma, Perce-Neige et Auréa

Question Historique

(Pour mes jeunes savants et savantes)

A quelle époque remontent les premiers jeux de cartes.

Rép. : C'est une erreur assez commune de penser que les cartes à jouer furent inventées sous le règne de Charles VI pour distraire ce malheureux prince de sa folie. En Orient les cartes furent connues depuis une époque très reculée et on peut affirmer qu'elles furent introduites en Europe dès le 13e siècle.

Ont répondu: Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Albert V., José-Maria, Québec ; Antoinette et Joséphine N., Montréal.

Histoire Sainte

(Pour les petits jusqu'à 12 ans)

Racontez en quelques mots l'histoire de Jonas.

Rép. : Dieu avait ordonné à Jonas d'aller prêcher la pénitence aux Ninivites qui méprisaient ses commandements. Le prophète, effrayé de la difficulté de sa mission, s'embarqua pour une autre direction. Le Seigneur irrité, permit qu'une tempête s'éleva pendant la traversée, et Jonas fut jeté à la mer. Une baleine l'engloutit, le garda trois jours et trois nuits dans ses entrailles puis le rejeta sain et sauf sur le rivage. Jonas alla ensuite à Ninive et en convertit les habitants.

Ont répondu : Simon Bouliane, Malbaie ; Florida Dupras, Gabrielle DeBlois, Germaine Chicoine, Alice Meilleur, toutes de l'Académie Ste-Marie, Charles-Paul, Montréal, Thérèse St-Pierre, Yvonne Gérin.

Conte de Noel

SOUS le ciel aux lointains horizons rouges, dans le silence de tout, la roulotte des gueux chemine lentement, là-bas, sur la route déserte que bordent les tristes arbres nus.

Il fait froid jusqu'au fond du cœur en ce crépuscule d'hiver ; et de voir ce nid d'infortunes qui glisse entre la terre grise et le ciel gris, cela donne mal à l'âme.

C'est le soir.

Au village tout est rentré. Comme les champs, comme les tilleuls où ne chantent pas les oiseaux, comme la nature ensevelie dans la violette brume qui descend, l'homme se recueille et s'imprègne de la bonne chaleur qui fait vivre.

Eux cheminent, privés de charités humaines, seuls, dans l'immense campagne, inconnus de tous, ballottés par le malheur comme deux épaves.

Elle passe, la roulotte, traînée par un petit âne, vieux serviteur fourbu dodelinant de la tête avec un air d'infinie misère.

Dans les ornières, elle s'en va, de gauche de droite, comme une vieille chose lasse de marcher. Ses planches disjointes font un bruit lugubre, dont s'effarouchent les oiseaux qui grelottent.

Par derrière, comme le cortège d'un cercueil, marchent deux êtres fatigués, dont les habits crient la misère et la pitié.

Un grand vieillard, affaissé sur sa taille, écrasé d'âge et de peine ; une petite fille aux yeux très doux, las de pleurer.

C'est le tableau de la vieillesse infortunée qui meurt et de la jeunesse qui souffre.

Ils vont, les deux mendiants, dans le soir désolé, suivant de leurs pas alourdis les pas de la petite bête malheureuse qui traîne depuis si longtemps le gîte des gueux, poussés par la misère comme des juifs errents, de village en village, sous le vent du Nord.

PAGE DES ENFANTS—(*Suite*)

"—Polka, tu vas chanter quand nous arriverons là-bas, fait le vieux, allongeant, vers le clocher qui paraît, son bras d'où tombent les loques.

—Oui, je vais chanter," répond l'enfant très douce.

Et, dans son regard, passe une ardente résignation de volonté.

C'est elle le gagne-pain, elle, l'artiste qui chante et joue de sa pauvre mandoline, pour attirer sur eux l'attention de ceux qui mangent tous les soirs à la grande lumière et qui dorment dans les beaux lits tout blancs.

Elle doit avoir douze ans, Polka. Ses cheveux en désordre font un cadre à sa figure pâlotte où la bonne vie des heureux mettrait des lueurs de beauté. Son petit corps fluet, que drapent les nippes déchirées, serait souple et gracieux si le poids des lourdes misères s'allégeait. Mais elle est née sur le bord d'une route : sa mère vicieuse et son père ivrogne avaient disparu depuis des années.

Et le vieux qui l'accompagne, l'a recueillie dans un fossé, quand elle mourait de faim comme un chien perdu. L'indigence a lié ces deux êtres de douleur, qui, toujours innocents—car lui n'a jamais volé le pain qu'il a gagné,— s'en vont, chargés de souffrances qu'ils n'ont pas méritées.

Aux premières maisons du village, l'âne s'arrête. Polka, transie de froid, les mains rouges, le cœur gros, plantée au milieu de la route, chante sa romance. Tel un pauvre oiseau grelottant, s'oublie, l'hiver, à gazouiller sur des ruines.

Et pour qui cette musique ? Chacun s'enferme et se blottit devant les foyers qui flambent. Près d'elle passent les fillettes attardées, toutes de son âge, emmitouflées dans leurs douillets manteaux, la figure avivée de santé, indifférentes, en face de cette misère d'enfant comme elles. A peine, vers son infortune quelques regards curieux s'en vont. Sur les visages des gens pressés qui passent, c'est la pitié dédaigneuse pour cette chose abandonnée qui vit et qui chante lorsque descend la triste nuit de décembre.

Puis c'est l'oubli, le délaissement qui enveloppe les pauvres errants. A travers les vitres, les lumières apparaissent, éclairant des têtes d'enfants. Polka les étreint du regard, ces petites ombres qui sont heureuses et qui ont des mères pour les aimer.

Ce bonheur, elle le devine seulement, sans trop le comprendre puisqu'elle ne l'a jamais goûté. Mais quelque chose, dans son petit cœur de sauvage, lui dit que c'est bon d'être câliné par une maman lorsqu'on est petit.

Le vieux décroche la sangle qui retient le petit âne aux brancards, et l'attache à la roue. Aussi malheureuse que ses maîtres, la bête fait entendre un cri lamentable. Le mendiant sombre et dolent regarde Polka.

"—Petite, va chercher du pain... Nous n'avons rien, ce soir."

Lui s'assied au bord du fossé, grelottant de tous ses membres, immobilisé dans la misère qu'il sait sans trève jusqu'à la mort, préoccupé très péniblement de ce que deviendra l'enfant qu'il a recueillie.

Il rêve d'un bonheur qu'il n'aura sans doute jamais : celui de manger à sa faim, de dormir sans avoir froid. Engourdi par la gelée, à moitié mort, il n'a pas seulement le courage de monter dans la roulotte.

Dans la nuit, Polka s'en est allée. Devant les portes closes elle est passée, sans frapper le timide appel. Son humeur errante l'emporte vers la grande maison, là-bas, qui se dresse sur la petite place, avec des fenêtres éclairées d'une lumière très douce.

Un homme est entré par la grande porte qui reste entr'ouverte. Curieuse, elle se glisse. Des murs très hauts s'étendent, sombre et mystérieux. En l'air, une chose brillante se balance, avec une toute petite étoile qui tremble. Sur le pavé, des ombres fantastique projetées à droite, à gauche, dansent comme des lutins.

Celui qui tout à l'heure a franchi le seuil est immobile tout au fond.

Dans son petit cerveau peuplé d'étonnements étranges, l'enfant songe.

"—Si je chantais ici ?... Peut-être qu'on m'écouterait ?

La lumière suspendue semble s'incliner avec bienveillance et lui dire : " Chante, petite, chante ! "

Au premier air de mandoline, l'ombre du fond s'est retournée.

" Celui-là m'écoute, pense la fillette, c'est le maître de la belle maison."

Alors, sa jolie voix s'élance harmonieuse, d'abord hésitante, puis rassurée par le calme que rien ne trouble. La romance frissonne le long des grands murs sombres comme un cantique, et la pauvrette, qui ne s'en doute pas, conte au bon Dieu l'histoire de sa petite vie, dans la chanson qu'elle égrène par les rues depuis l'année dernière :

Je suis un tout petit oiseau
Vivant dans le fond du bocage ;
Je n'ai pas toujours de berceau
Mais on dort partout à mon âge.
Et bien souvent lorsque j'ai faim,
Je trouve quelque âme attendrie
Qui me donne un morceau de pain...
C'est Dieu qui veille sur ma vie !

L'instrument tremble encore quelques notes, puis c'est le silence. L'enfant voit la grande ombre qui se lève et s'avance. Elle est craintive, un peu, car cette maison, baignée de lueur tremblante, lui semble fantastique. Mais tant de bonté s'échappe de la lumière, qu'elle a confiance en cet homme noir marchant comme un fantôme.

Une voix toute basse, comme venue d'un rêve, murmure :

" Que veux-tu, mignonne ? "

Et son cœur s'éclaire de confiance et s'épanouit en espoir.

" Monsieur, je viens vous demander du pain... C'est chez vous ici ?

—C'est chez le bon Dieu !

—Ah ! c'est donc vous, le bon Dieu !

—Non ! Mais c'est ici qu'il demeure.

—Peut-on le voir ? Où est-il ?

—Là-bas, tout près de la petite lampe ! "

Et le prêtre montre l'autel, enveloppé dans le crépuscule vague.

—Ne le dérangez pas, il dort peut-être.

Un bon sourire éclaire le visage de l'homme vénérable.

"—Viens avec moi, " fait-il.

Il la prend par la main. L'enfant suit docile, étonnée de la voix toute basse, ses yeux brillants levés sur le guide mystérieux qui semble un géant devant elle, si petite !

Puis, quand ils sont dehors, la petite se souvient que le *vieux* l'attend, misérable, souffrant du froid et de la faim. Le doigt tourné vers la roulotte qui tache de noir les maisons blanches :

PAGE DES ENFANTS—(*Suite*)

"—Allons le chercher... lui !"

La vieille servante fit les gros yeux cette soirée-là, quand elle vit entrer dans sa cuisine ce vieux tout tordu, la figure sinistre et peu rassurante,—puisque la misère presque autant que le vice rend horrible les visages.

Et c'était tout un étalage de haillons que ces deux pauvres êtres ! Chatouillés par la bonne chaleur du foyer, leurs membres frissonnaient et leurs bouches se dilataient en des bâillements nerveux.

"—Mon bon Monsieur, gémissait le vieux, il me semble que je rêve !"

Et cependant, ils dévoraient la soupe chaude, le pain tendre, les légumes et tout. C'était un festin de roi.

Le prêtre souriait de cette joie douce des pauvres et goûtait à plein cœur la saveur de sa charité.

A chaque nouveau *merci* des misérables, il répétait :

"—C'est le bon Dieu qui vous le donne..."

La vieille Annette grogna tout bas à l'oreille de son maître, dont le visage s'épanouissait comme une germe de coquelicots :

"—Qu'en ferez-vous, cette nuit ?

—Ils dormiront là... sur une paillasse que vous étendrez.

La bonne en faillit rendre son tablier. Mais le doux vieillard l'avait dit. Elle s'exécuta comme un chien battu qui lèche en grondant.

Sous les couvertures tièdes, près de la cheminée qui chauffait de tous ses rouges tisons, heureux comme dans un rêve, ils dormirent, les gueux, narguant cette fois la misère et souriant à des songes splendides...

... Soudain, leurs oreilles s'emplissent d'une musique grave et lointaine. En l'air, c'est comme un frisson de joie, de fête, qui passe. Et la porte, s'ouvrant, laisse voir aux lueurs faibles d'une lampe le visage du bienfaiteur qui dit :

"—Venez !"

Le vieux l'enfant se lèvent.

Ainsi l'ange du Messie parlait aux bergers oubliés, aux solitaires des champs et les conviait à voir le doux Fils de la Vierge.

Suivant le messager de charité, ces deux abandonnés s'en vont tranquilles et délicieusement charmés du rêve qui se continue.

La grande porte de l'église fit pleuvoir sur eux des scintillements de lumière, et leurs haillons s'illuminèrent aux blancs rayons de l'autel, baigné de splendeur.

Le temple était devenu vivant de tous les fidèles qui priaient en cette nuit du doux mystère.

Au dehors, les ténèbres semblaient gémir de cette inondation de clartés.

Le prêtre poussa doucement l'homme et l'enfant :

"—Entrez chez le bon Dieu, fit-il ; dans sa maison, les pauvres comme vous sont chez eux.

C'était Noël !

RENÉE GAELL.

LE PETIT RIEN.

AUX PETITS LECTEURS DE "TANTE NINETTE."

J'ai mis au pied de ma couchette
Le plus grand de mes petits bas
Pour que le bon Jésus y mette
Des pralines des chocolats,
Un cornet d'or, bouclé de rose,
Comme en vend le marchand voisin,
Et cette singulière chose
Que maman nomme. . un petit rien !

Qu'est-ce donc cette chose étrange
Dont le nom dit si peu, si peu ?
Est-ce que ça se boit, se mange ?
Est-ce rouge, blanc, vert ou bleu ?
Est-ce petit, léger, fragile ?
Gros, lourd ? Est-ce neuf, est-ce ancien ?
En vain, j'interroge oncle Achille
Toujours il dit : "Je n'en sais rien."

Tout de même je le préfère
A mon volant, à mon cerceau,
A la montre de petit père,
Cet aimable jouet nouveau.
Ah ! depuis bien longtemps j'y rêve
Sans jamais n'en deviner rien ;
Mais demain, à tout rêve. . trève !
Enfin, j'aurai mon petit rien !...

Pour que Jésus, vite, pénètre
Dans ma chambre au coup de minuit,
Je laisse ouverts à ma fenêtre
Rideaux, volets.. et là sans bruit,
J'attends... Les yeux fermés, je veille
De la sorte je saurai bien
Lui tirer doucement l'oreille
S'il oubliait mon petit rien !

BELLA.

Montréal, décembre, 1903.

A mes neveux et nièces.

Tant de souhaits se pressent sur mes lèvres au commencement de cette année que je ne sais vraiment comment vous les exprimer tous. Vous savez, chers enfants, l'intérêt que je vous porte et les prospérités sans nombre que je vous désire, cependant il est un souhait que je formule avec encore plus d'ardeur que tout autre, c'est celui de la persévérance. Persévérance dans vos études, persévérance à chercher les questions de notre page, persévérance dans une bonne action, persévérance en tout et toujours, c'est la clef de toutes les serrures et le secret de tous les succès.

Donc, petits amis, prospère et persévérante année.

TANTE NINETTE.

Petite poste en Famille

Très-bien, *Cheveux d'Or*, je suis contente de toi. Puisses-tu continuer à l'appliquer ainsi à tous tes devoirs. C'est mon vœu le plus cher pour 1904.

Merci chaleureux à Madame *Bella* qui sait toujours se rappeller à propos, des neveux et nièces de Tante Ninette.

Félicitations bien sincères aux jeunes écolières de l'Académie Ste-Marie, toujours assidues à répondre aux questions de la Page des Enfants. Il est facile de voir que leur aimable directrice sait les encourager au travail de toutes manières, ce qui, sans nul doute, n'a pas été étranger à la bonne réputation de sa maison.

TANTE NINETTE.

L'usage des trois messes, borné maintenant à la fête de Noël, s'appliquait jadis en quelques pays, à plusieurs autres grandes solennités. Saint Ildefonse, évêque de Tolède en 855, constate qu'il se disait aussi trois messes, aux fêtes de Pâques, de Pentecôte et de la Transfiguration.

LE FEU

En faisant vos décoratio s pour les fêtes, ou les jours de grands froids vous devez prendre toutes les précautions contre l'incendie. Il ne suffit pourtant pas d'être prudent, il faut être prévoyant et avoir une assurance sur votre mobi ier.

Il existe maintenant une excellente compagnie Canadienne, L'Assurance Monr-Royal Elle offre toutes les garanties nécessaires, ses taux sont raisonnables, et si vous n'êtes pas assuré ne négligez pas d'une journée à faire demander un de ses agents. Si vous êtes déjà assuré dans une compagnie étrangère vous feriez un acte de patriotisme en recommandant vos assurances dans la Mont-Royal.

Une Reine des Fromages et de la Crème

XII

(*Suite*).

L'homme d'affaires, accompagné du gérant de l'hôtel, servant d'interprète, et de Kennedy, le valet de chambre de Sir Gilbert, monta en voiture pour se rendre chez cette femme. Il fallait traverser presque tout Vienne, que, depuis si longtemps, le laborieux homme d'affaires caressait le rêve de visiter ; cette aimable ville impériale, où la vie coule si doucement et où l'esprit s'élève si haut, où les échos d'une valse de Strauss semblent toujours vibrer dans l'air et où une journée ensoleillée correspond à chacun des jours brumeux de Paris ou de Londres. Hélas ! ce n'était pas une cité joyeuse, mais une ville en deuil qu'il trouvait. Au lieu d'une valse de Strauss, c'était plutôt les accents de la marche funèbre de Beethoven dont l'air paraissait alourdi ; le soleil et la gaieté semblaient de même éteints par l'ombre du cortège lugubre des funérailles des victimes qui s'était déroulé comme un serpent noir d'un bout de la ville à l'autre. Les corbeilles des bouquetières n'étaient que médiocrement garnies : était-ce parce qu'on était en décembre, ou était-ce parce que toutes les fleurs avaient été forcées de s'ouvrir avant le temps pour faire des couronnes funèbres ? Et puis l'air uniformément triste et sombre des habitants les faisait se ressembler tous, leur donnait un air de famille, d'une famille en grand deuil. Cette pénible impression resta à jamais attachée au nom de Vienne dans le souvenir de M. Dunnet.

M. Dunnet et ses deux compagnons arrivèrent à la Leopoldstadt où demeurait Mme Pamperl. Ils furent introduits auprès d'elle par le petit garçon qui était venu leur ouvrir et qui leur assura que "maman" pourrait leur répondre, car elle ne pouvait parler que de cela, de l'incendie. L'ouvreuse, en effet, se souleva sur ses oreillers et invita les visiteurs à l'interroger en leur certifiant que, si ses jambes avaient été cruellement brûlées, sa tête n'en était pas moins bonne.

—Monsieur désirerait savoir, — commença l'interprète,—si vous pouvez vous rappeler avoir ouvert la porte de la loge No. 9 du premier rang le soir du 8 décembre ?

L'index de Mme Pamperl se porta à son front.

—No. 9 ?.... Je vais vous le dire tout de suite. Oui, j'ai certainement reçu le billet et ouvert la loge. C'était une des premières loges occupées ce soir-là.

—Etait-ce une dame ou un monsieur à qui vous avez ouvert la porte ?

—C'était un monsieur, et un vrai monsieur encore attendu qu'il m'a donné un florin, sans que je sache pourquoi.

—Demandez-lui de me décrire cette personne, dit M. Dunnet à l'interprète.

A mesure que les réponses lui étaient transmises, le nuage s'épaississait sur le visage de M. Dunnet. Le spectateur de la loge No. 9 était grand, large d'épaules, il avait une barbe brune courte, était vêtu d'un costume gris, et parlait un mauvais allemand. Le signalement était d'une douloureuse exactitude : il n'y a pas à se méprendre sur l'identité du spectateur. Sir Gilbert, il devait enfin le reconnaître, était bien dans la salle du Ring-Theater lorsque avait éclaté l'épouvantable incendie.

M. Dunnet descendit silencieusement l'escalier de Mme Pamperl et rentra très abattu au *Grand-Hôtel*.

—Kennedy, — dit-il au valet de chambre, — je ne veux pas dire que tout espoir soit encore absolument et à jamais perdu, quoique.... Enfin, je pense qu'il est temps pour moi de prendre les effets de Sir Gilbert sous ma garde. Avez-vous les clés ou était-ce Sir Gilbert qui les avait ?

—Je les ai, monsieur. Il n'y a que des habits et des objets de toilette dans ces caisses.".

Quelques coups frappés à la porte les interrompirent. C'était une dépêche. Le reçu signé, M. Dunnet ouvrit lentement le télégramme. Il lut des yeux, puis répéta à haute voix :

M. Nevyll mort hier soir à Park Lane.

Sans baisser la voix, M. Dunnet s'interrogea.

—M. Nevyll ?.... Est-ce Sir Gilbert, rentré inopinément en Angleterre, ou est-ce Sir Ernest qui est mort hier soir, à Park Lane ?.... Et si c'est Sir Ernest.... quoi après ?

L'homme d'affaires baissa la tête d'un air rêveur.

XIV

CERTITUDE

Février étendait sur la montagne et la plaine son manteau de frimas.

Un soir Ulrique fut prévenue que celui qu'on surnommait à Glockenau le Père aux Pommes était mourant. C'est le paysan dont le fils avait épousé l'ancienne fiancée de Franzl, l'héritier du *Soleil d'Or*, resté soldat par dépit de se voir refusé par Ulrique. Or, durant le mois précédent, il ne s'était pas passé une semaine sans que ce Père aux Pommes envoyât chercher la comtesse sous prétexte qu'il sentait venir sa dernière heure. Ulrique était donc un peu blasée sur ces appels, mais n'en répondait pas moins aux désirs du malade qui avait pris le lit en décembre, et quoique Ulrique ne vit rien de plus grave qu'une certaine faiblesse dans les articulations, il persistait à

croire sa vie menacée. Cinq fois déjà ses enfants s'étaient réunis autour de son lit afin de recevoir sa suprême bénédiction, et cinq fois sa veuve éventuelle, tout en larmes, avait été exhortée à rester fidèle à sa mémoire et à faire attention que la croix de sa tombe fût au moins d'un pouce plus haute que celle qui surmontait le tertre gazonné sous lequel dormait le Père aux Poires, son rival ici-bas.

Ce soir-là en particulier, Ulrique, en entrant dans la maison, se trouva en face des neuf enfants du paysan, agenouillés en demi-cercle devant une image de la Vierge, un cierge allumé dans chaque petite main. C'était un tableau pittoresque et qui eût été infiniment touchant s'il n'était arrivé la veille, à Ulrique, de voir toute une famille groupée exactement de la même manière et priant avec la même ferveur pour le retour à la santé d'une vache malade !

Ulrique était depuis quelques instants au chevet de ce moribond imaginaire, lorsqu'un gamin, hors d'haleine, entra prévenir la comtesse qu'un monsieur, arrivé par la diligence, était à la Maison de la Vierge et désirait lui parler sur-le-champ.

Ulrique se leva vivement et un flot de sang lui monta au visage.

—J'y vais.... dit-elle d'une voix qui tremblait.

Elle ne connaissait qu'un homme qui pût venir la chercher dans ce coin perdu du monde, et, après tant de semaines de doute plein d'angoisses, de sombre incertitude, voilà qu'on lui annonçait brusquement.... Le revoir encore, ne fut-ce qu'une seule minute, quand elle dût payer ce bonheur de la souffrance de toute sa vie !.... Le revoir !... Que lui importait le reste ?

Il faisait une soirée claire et étoilée pendant qu'elle descendait la rue en compagnie du petit messager. Une question brûlait les lèvres d'Ulrique, mais comme une crainte superstitieuse l'empêchait de la formuler, elle redoutait, malgré son intime certitude, qu'un mot ne vint détruire l'espoir subit qui inondait son cœur.

—Es-tu certain qu'il.... que ce monsieur m'a demandée ? — dit-elle enfin, au moment où ils arrivaient en vue de la ferme.

—Bien sûr, puisque je les ai conduits à la Maison de la Vierge et que je les y ai laissés.

—Ils ?.... — dit Ulrique, dont le cœur cessa soudain de battre. — Y a-t-il donc plus d'un monsieur ?.... et comment se fait il qu'on ignorât le chemin de la ferme ?

—Il n'y a qu'un monsieur : l'autre c'est M. le notaire, venu avec lui par la diligence, et qui parle pour lui.... puisqu'il ne sait pas parler comme nous.

Les étoiles, qui un instant auparavant étincelaient, semblèrent tout à coup s'être éteintes. Ce n'était pas lui ! Ce fut sans hâte ni curiosité qu'elle arriva au seuil de sa demeure et y entra. A la clarté fumeuse de la chandelle, deux personnes l'attendaient : le petit notaire à l'œil vif, qu'elle n'avait revu que très rarement depuis l'inventaire après la mort de son père, et qui, à son grand étonnement, la salua jusqu'à terre lorsqu'elle parut ; la seconde personne était un homme plutôt âgé, de nationalité anglaise évidente, à l'allure embarrassée et dont le regard exprimait un état clairement nouveau de stupéfaction intense.

—Vous désirez me parler ? demanda Ulrique debout sur le seuil de la porte.

Avant de répondre, l'étranger consulta de l'œil, non sans quelque effarement, le notaire qui fit un signe approbatif, puis il dit en anglais en hésitant :

—Je crois que je m'adresse à la comtesse Eldringen ?

—Je suis, en effet, la comtesse Eldringen. Veuillez, je vous prie, me dire qui vous êtes et ce qui vous amène ? Je suis très occupée et ne puis vous donner que quelques minutes.

Ces mots furent dits avec une netteté un peu hautaine qui parut impressionner l'étranger, non moins que l'attitude et le port de tête de la jeune fille.

—Hum ! — pensa-t-il subitement rasséréné, — je l'avais mal regardée : je crois que j'ai eu tort de supposer que "ça ne lui irait pas."

L'ombre d'un sourire se glissa même sur ses lèvres lorsqu'il répondit :

—J'ai peur qu'il ne faille un peu plus de cinq minutes pour vous expliquer la raison de ma visite. Je me nomme Dunnet. Jusqu'ici c'est moi qui ai été chargé de l'administration de la fortune des Nevyll, et....

Ulrique tressaillit et, toute frémissante, fit un pas en avant.

—Vous m'apportez des nouvelles ?.... — s'écria-t-elle d'une voix tremblante.

—Je vous apporte non des nouvelles, mais une nouvelle qui nécessite quelques explications préalables. Si, donc, vous voulez bien m'accorder quelques instants d'attention....

Machinalement Ulrique s'assit anxieuse sur la chaise, qu'avec une courtoisie à l'ancienne mode, M. Dunnet avait avancée pour elle.

—Je ne sais, — commença l'homme d'affaires, — jusqu'à quel point vous êtes informée du degré exact de parenté qui existe entre vous et la famille anglaise des Nevyll. Votre grand'mère....

—Oui.... oui.... je sais.... — interrompit Ulrique, — il est mon cousin. Vous venez de sa part.... Que vous a-t-il chargé de me dire ?

—Ce n'est pas Sir Gilbert Nevyll qui m'envoie, — dit M. Dunnet, sur le visage de qui passa une lueur de surprise.

—Alors, il est mort ? — dit Ulrique, en devenant soudain d'une pâleur extrême.

—J'ignorais que vous l'aviez connu personnellement,

— balbutia M. Dunnet, tout décontenancé par la surprise. — Oui, Sir Gilbert est mort !

Ulrique se couvrit la figure de ses mains en murmurant :

—Ah ! mes pressentiments ne me trompaient pas !

—Le devoir de vous annoncer cette mort, — poursuivit M. Dunnet, — est une des raisons pour lesquelles je viens aujourd'hui troubler votre retraite.

Les mains d'Ulrique tombèrent de son visage sur ses genoux ; il n'y avait pas une larme dans ses yeux, mais leur expression étrange, leur fixité firent, sans qu'il pût comprendre pourquoi, craindre à l'homme d'affaires d'avoir été trop brusque. Mais l'énergique jeune fille s'était déjà ressaisie. Elle se reprochait une faiblesse qui livrait son secret à des étrangers ; elle en conçut un violent dépit. Aussi fut-ce presque d'un ton de colère qu'elle dit :

—Eh bien ! vous m'avez annoncé que Sir Gilbert est mort, votre mission est donc remplie. Pourquoi êtes-vous encore ici ? Avez-vous quelque autre chose à me dire ? Parlez,.... mais parlez donc !....

—J'ai à vous dire, — répliqua vivement M. Dunnet, interloqué et précipitant malgré lui ses paroles, — que par suite de l'extinction de la ligne des Nevyll, vous êtes, comme la plus proche parente existante, l'héritière incontestée de la fortune entière des Nevyll.

Ulrique le regarda fixement. Gilbert était mort ; c'est de lui qu'elle voulait qu'on lui parlât. Elle était incapable de saisir le sens de tout ce qu'on pouvait dire qui ne le concernât pas uniquement.

—Alors, — répondit-elle à sa pensée, — le doute n'est plus permis ?

Cette fois, M. Dunnet fut certain d'avoir été trop brusque : c'était les questions violentes d'Ulrique qui lui avaient fait perdre sa méthodique et ordinaire prudence.

Grand Dieu ! n'avait-il pas provoqué un malheur ? Il connaissait des cas de gens devenus subitement fous à l'annonce d'un gros lot gagné !

—Aucun doute, comtesse, — dit-il avec empressement, — Le cas est parfaitement clair, bien que l'éventualité soit certainement imprévue. Il n'y a personne autre dont les droits....

—De quoi me parlez-vous ?.... Je parle, moi, de la mort de Sir Gilbert.... C'est dans l'incendie, naturellement ?.... A-t-on.... — et un frisson agita tout son être — a-t-on retrouvé son corps ?

M. Dunnet hocha la tête.

—Non.... malgré les plus minutieuses recherches. Malheureusement, le résultat des investigations que j'ai personnellement conduites est indiscutable. Si vous voulez bien me prêter votre attention pendant quelques minutes, je vous convaincrai qu'aucune peine n'a été épargnée pour arriver à la vérité.

Il s'approcha de la table près de laquelle était assise Ulrique, y posa ouvert un grand portefeuille de maroquin noir qu'il avait sous le bras et en tira divers papiers à l'allure officielle. Après lui avoir retracé en gros le cours de ses démarches à Vienne, il mit sous les yeux de la jeune fille les déclarations légalisées des témoins établissant que Sir Gilbert n'avait pu que disparaître dans la fournaise.

Ulrique les lut une à une, du commencement à la fin, se demandant pourquoi M. Dunnet prenait tant de peine pour la convaincre d'un fait dont elle n'était, hélas ! que trop convaincue, lorsqu'il glissa un nouvel acte devant elle.

—Qu'est-ce que cela ? — demanda-t-elle négligemment.

—Le certificat du décès de Sir Ernest Nevyll, décès qui éteint le titre et fait passer la fortune en vos mains.

—Je ne vous crois pas,—dit tranquillement Ulrique.

—Mais la situation est très claire !

Et, remontant à plus d'un siècle, il établit complaisamment la généalogie de la fille du comte Emile Eldringen, que ces deux morts si rapides et si inattendues faisaient bel et bien héritière d'une immense fortune. Lorsqu'il eut fini, Ulrique, qui paraissait écouter attentivement, lui dit :

—Continuez !

Mais pendant que ses oreilles percevaient les mots, son esprit ne songeait qu'à Gilbert.

—Mais.... j'ai fini, — fit M. Dunnet tout déconcerté. — Il ne me reste qu'à m'excuser du retard qu'après mon retour en Angleterre, pour compulser les papiers de famille, j'ai mis à vous retrouver, et encore je n'y fusse pas parvenu sans la comtesse Minart, de la branche cadette des Eldringen, à qui, heureusement, une lettre de vous avait donné votre adresse. Pour qu'il ne puisse y avoir erreur en la personne, je me suis adjoint, comme vous voyez, le notaire du district et.... j'attends que vous m'indiquiez à quelle date vous voulez venir prendre possession de vos propriétés d'Angleterre.

—Je n'ai pas à aller en Angleterre, — dit Ulrique, s'éveillant comme d'un rêve, — je ne veux pas prendre l'argent.... son argent, moi qui ai toujours repoussé ses offres.... Ne comprenez-vous pas que cela me tuerait ? Je veux rester où et comme je suis.

M. Dunnet n'en revenait pas.

—Naturellement, — dit-il doucement, comme on parle à un enfant malade, — vous êtes libre de ne pas établir votre résidence en Angleterre, ni de vivre selon votre nouvelle fortune si cela ne vous convient pas ; mais, vous ne pouvez pas faire que fortune et propriétés ne soient vôtres. Sir Gilbert ne vous lègue rien : les biens des Nevyll deviennent de fait vos biens, voilà tout !—(*A suivre*)

Premiers Jours de l'An

SOUS le règne de Charlemagne, l'année commença à Noël et ce n'est qu'en 1563, qu'un édit de Charles IX en fixa définitivement le commencement, au 1er janvier ; du Cange nous dit que les paroissiens offraient alors à leur curé, le jour de Noël, qui était le premier jour de l'an, des *pains d'étrenne*.

Cette coutume d'échanger en présents des gâteaux de formes diverses, paraît n'être que la continuation de celle qui consistait à offrir des *oscilles*, à l'époque des fêtes de Bacchus et de Saturne. Elle fut probablement continuée par les premiers chrétiens, qui se contentèrent de modifier le but de leurs offrandes et la transmirent jusqu'à nous. Toujours est-il, que le 79e canon du concile de Constantinople, en 692, fait défense "de donner des gâteaux à Noël sous prétexte des couches de la Vierge, qui n'a point été en couches, ayant enfanté d'une manière extraordinaire et ineffable."

L'œil du promeneur ne peut manquer d'être attiré sur la vitrine si artistiquement décorée de M. Ed. Archambault, marchand de pianos, 1686, rue Sainte-Catherine, c'est invitant, et prestement, l'idée vous vient d'entrer. C'est alors que l'on admire davantage un intérieur gentiment décoré et illuminé de lumières piquées un peu partout à la façon des étoiles. Et pendant qu'un Gramophone fait entendre les plus jolis airs, vous examinez de près les superbes pianos Bachman, et autres instruments de musique, ou vous feuilletez les morceaux de musique vocale et instrumentale de tous les classiques, vous disant que la clientèle serait bien exigeante si elle n'était pas satisfaite de tout ce qu'on lui offrait. Afin de connaître par le détail, toutes les choses que contiennent ce magasin, demandez le catalogue qui doit paraître en janvier, un catalogue illustré de luxe que vous aimerez à posséder parmi vos autres albums. Ce catalogue est gratuit. Ne pas oublier non plus que M. Ed. Archambault, un nom qui fera sa marque, nous le lui prédisons, est aussi un éditeur de première classe. Nous lui devons entre autres productions, *Le Retour*, marche, *Sous les lilas*, valse d'Emery Lavigne et valse Espagnole d'Emiliano Renaud.



UNE FEMME SAGE

devrait étudier tout ce qui a rapport aux maladies particulières à son sexe afin de pouvoir les prévenir et les guérir au besoin. On trouvera des informations très importantes dans mon livre que je serai heureuse d'envoyer **GRATUITEMENT** à toute femme qui m'enverra son nom et son adresse. C'est un

LIVRE REMPLI DE BON SENS

écrit par une femme qui a passé une partie de sa vie à étudier ces questions. Je suis positive que vous en serez satisfaite.

ECRIVEZ-MOI AUJOURD'HUI.

Mad. Julia C. RICHARD, Boite 996, Montréal

QUERY FRERES Photographes

10 Cote St-Lambert, Montréal

CORSETS

DERNIERS MODELES

Importés directement et vendus à des prix modérés. Choix varié. Réparation faits avec soin. Fournitures, telles qu nes, aciers de côté, etc., à bon marché. corsets : balei-

C. J. GRENIER & CIE, 1613 Ste-Catherine

2me porte de la rue St-Hubert



Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés pour le temps des Fêtes de Noël et du Jour de l'An est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . .

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur **CANDO** pour argenterie
☞ Demandez un échantillon.

TÉL. BELL, MAIN 2106.



Spécialiste :

BEAUMIER

Médecin et Opticien

A l'Institut d'Optique



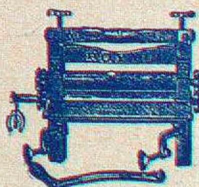
EXAMEN des Yeux GRATIS

1854 Ste-Catherine, Coin Cadieux **Montréal**

Est le meilleur de Montréal comme Fabricant et Ajusteur de Lunettes, Lorgnons, Yeux Artificiels, etc., Garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

☞ **AVIS.—MEFIEZ-VOUS !** pas d'agents solliciteurs à domicile pour notre Maison établie et responsable.

Articles de Ménage



Balayeuses de Tapis "Bissell" depuis **$2.50**
Moules Français pour gelées, gâteaux, etc., depuis **50 cts.**
Ustensiles de Cuisine en acier émaillé, la pièce, **25 cts.**
Tordeurs, Moulins à Laver, Seaux, Cuvettes, Eponges, etc.

L. J. A. Surveyer

6 RUE ST-LAURENT

A deux portes de la rue Craig. **MONTREAL**

CORS-VERRUES-DURILLONS

"ANTIKOR-LAURENCE"



Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les
Cors, Verrues et Durillons
Energique, Inoffensif et Garanti.
EN VENTE PARTOUT
Envoyé par la poste sur réception du prix **25c. le flacon.**
A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !



PHOTORAPHE
COIN
STE-CATHERINE
—ET—
ST-HUBERT
MONTREAL

DERNIERES NOUVEAUTES EN PHOTOGRAPHIES

Librairie Beauchemin

à responsabilité limitée.

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

L'OUBLIE, roman, par Laure Conan 1 vol. Illustré 0.75
Ouvrage couronné par l'Académie Française.

Librairie Beauchemin

(à responsabilité limitée)

256 Rue Saint-Paul

Ouvrages de Théodore Botrel.

CHANSONS DE CHEZ NOUS.—Charmant volume illustré de gravures et renfermant la musique des chansons .... [illegible]

CHANSONS EN SABOTS.—Joli volume avec nombreux dessins et musique des chansons.......... [illegible]

CONTES DU LIT-CLOS.—Poèmes et poésies. 1 vol. illustré.......... [illegible]

COUPS DE CLAIRON.—Chansons, poèmes héroïques. Cinquante poésies et chansons avec musique du chant. 1 volume avec gravures. [illegible]



La Société Co-opérative de Frais Funéraires

Incorporée le 16 Août 1895

TELEPHONES
BELL, EST 1235
MARCHANDS 563

Bureau Principal : 1756 RUE STE-CATHERINE
PRES DE LA RUE ST-DENIS
MONTREAL, QUE.

Taux d'Abonnements

De naissance à 5 ans	$1.00 par année.	Police acquittée après			25 ans.
De 5 ans à 30 ans	.75	do	do	do	do	25 ans.
De 30 ans à 45 ans	1.00	do	do	do	do	20 ans.
De 45 ans à 55 ans	1.50	do	do	do	do	15 ans.
De 55 ans à 65 ans	2.50	do	do	do	do	10 ans.

Au-delà de 65 ans, à raison de $2.50 pour chaque année à compter de 64 ans.

AVANTAGES—La Société s'engage : 1° A Faire l'ensevelissement, et donner la robe pour l'ensevelissement.—2° A faire une belle décoration de la chambre mortuaire.—3° A fournir un cercueil fini en bois de rose, ou couvert en drap.—4° A fournir un corbillard à deux chevaux pour les adultes et pour les enfants.—5° A fournir une voiture double.

N. B.—Aux personnes qui ne sont pas abonnées, la Société charge pour le même enterrement, la somme de cinquante dollars.